



grobiosciences

Chroniques de la Mission Agrobiosciences

Chronique, Saratov – Moscou, 16 – 20 Octobre 2007

Ma Russie – Morceaux d'histoire

*Par Jean-Claude Flamant,
Mission Agrobiosciences, Toulouse*

Edité par la Mission Agrobiosciences.

La Mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du Contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture et de la Pêche dans le cadre d'un contrat quadriennal ENFA-DGER-Région.

Renseignements : 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



Ma Russie - Morceaux d'histoire

Chronique, Saratov – Moscou, 16 – 20 Octobre 2007

par Jean-Claude Flamant, Mission Agrobiosciences, Toulouse

Quatre-vingt dix ans après la révolution bolchevique et quinze ans après le démantèlement de l'Union Soviétique, me voici à Moscou en ce mois d'octobre 2007, à l'invitation du conseiller scientifique de l'ambassade de France, Pierre-Bruno Ruffini, pour participer à la Semaine russe de la Science. Quelqu'un a été l'incitateur de cette invitation, Georges Ryschenkow. Il a été attaché scientifique à l'ambassade mais, avant tout, il est le fils d'une technicienne de l'INRA qui travaillait dans l'équipe de recherche dans laquelle j'arrivai en 1961. Je l'avais connu alors qu'il était lycéen. Je ne l'avais pas revu depuis cette époque, il y a plus de quarante ans.

La Russie, une destination inhabituelle pour le voyageur méditerranéen que je suis. Une Russie qui m'impressionne en contraste avec la Méditerranée qui m'est familière. Impressionnante, pourquoi ? D'abord l'étendue du pays... neuf fuseaux horaires ! Impressionnante ensuite par les « monuments » que sont ses compositeurs, de Tchaïkovski à Chostakovitch, et ses auteurs, de Tolstoï et Dostoïevski à Pasternak. Son histoire aussi, avec des dirigeants politiques réputés pour leur opiniâtreté à la construction de leur pays, tout autant que pour leur cruauté et les violences infligées à leur peuple, d'Ivan le Terrible à Staline.

Ce dernier trait retient tout particulièrement le Marquis de Custine lors de son voyage de découverte au cours de l'été de 1839. Ses « Lettres de Russie » eurent un énorme succès au milieu du 19^{ème} siècle, à l'égal à la même époque, des écrits de Tocqueville sur les Etats-Unis et la démocratie. Custine est un aristocrate qui conteste la libéralisation du régime de Louis-Philippe. Mais, découvrant le régime des tsars, il le dénonce. Dénonciation à laquelle il ajoute son incompréhension de la soumission apparente de la population à cet absolutisme. Les « Lettres de Russie » bénéficièrent d'un regain d'intérêt un siècle plus tard lorsqu'il apparut que le régime stalinien manifestait les mêmes traits que ceux du tsarisme : la critique de Custine s'appliquait à l'un et à l'autre.

En voyage vers une inconnue

Comme « bonus » de mon voyage à Moscou, je suis invité à Saratov pour présenter la même conférence que dans la capitale. Connaissez-vous Saratov ? Pour ma part, je n'ai aucune idée de l'endroit de Russie où se trouve cette ville, mais je donne aussitôt mon accord pour aller là-bas !

« Je viens donner une conférence chez vous, mais je ne sais pas qui vous êtes et où vous habitez ! J'aimerais faire connaissance avec vous ! » Ce pourrait être le fil conducteur de mon voyage jusqu'à ce lieu de Russie qui m'est inconnu. *« La première fois que j'ai entendu parler de vous, c'était au mois d'août dernier. Un message de Tatiana, l'assistante du conseiller scientifique de l'ambassade*

de France à Moscou. Après mon acceptation de mon voyage à Moscou, elle m'a demandé par mail » : « Est-ce que vous seriez d'accord d'intervenir en plus de Moscou dans une ville de la région, par exemple à Saratov, une très jolie ville sur la Volga ? ». J'ai répondu oui, spontanément. C'était comme si cela allait de soi, comme si j'étais préparé depuis longtemps à cette proposition. En fait, je supposais que s'agissant d'une « ville de la région », cela signifiait au plus deux ou trois heures de route. J'allais découvrir que « de la région » n'avait pas la même signification en Russie qu'en Midi-Pyrénées.

Première surprise : pour aller à Saratov depuis Moscou, je dois prendre l'avion. Et je découvre aussi que depuis Toulouse, c'est beaucoup plus compliqué que pour rejoindre Le Caire ou Athènes ou tout autre lieu du monde méditerranéen. D'abord, il faut éviter un transit difficile à Moscou m'apprend Tatiana. Elle préconise d'atterrir à Domodedovo, l'un des deux aéroports de Moscou. Mais celui-ci n'est pas desservi par Air France. L'aéroport où j'aurais alors atterri est distant d'une centaine de kilomètres de celui qui dessert Saratov. Avec les aléas de la circulation moscovite, il faudrait compter quatre heures de transit me dit-elle ! Je n'insiste pas. Mais, j'apprends ensuite que je devrai faire escale à Zürich depuis Paris en empruntant un vol de la compagnie Swiss qui, elle, dessert Domodedovo ! Il y a une deuxième complication : l'obtention du billet. Car, s'agissant d'une ligne intérieure russe, l'agence de voyage qui opère pour le compte du ministère des Affaires Etrangères à Paris, ne peut pas émettre le billet Moscou Saratov et retour. Celui-ci doit être retiré à Moscou même. La solution : Tatiana, à l'ambassade de France à Moscou, va s'en occuper ! Elle me fait parvenir mon billet russe en courrier rapide. In extremis, je le récupère le vendredi précédant mon départ dans un entrepôt DHL de la zone de fret de Toulouse Blagnac, comme un simple colis.

Quelle est donc cette inconnue qui fait tant de manières pour être accessible ? C'est ce que je me demande au cours de mon voyage depuis Toulouse, dès les premières heures de la matinée. « Une très jolie ville sur la Volga », selon Tatiana : cela a suffi pour me séduire. En fait, je ne sais toujours pas où se trouve précisément Saratov. J'aurais pu ouvrir un atlas pour me renseigner. Mais, pour moi, la saveur suprême des voyages procède de la découverte la plus complète possible. Je situe certes le cours de la Volga dans l'immensité russe parmi les grands fleuves de ce pays, à l'est, vers l'Oural. Mais je ne sais pas où placer Saratov.

Cette perspective de voyage a eu pour effet d'allumer dans ma tête des souvenirs et des ambiances, celles de mes deux venues antérieures en Russie (alors URSS) - j'ai dû les mentionner dans le formulaire de demande de visa - d'évoquer aussi le climat particulier des romans russes, leur épaisseur, les intrigues complexes et les complots, les très nombreux personnages dont il faut retenir les noms, prénoms, surnoms et les diminutifs de chacun, sans oublier leurs parentés et leurs rencontres improbables.

En vol entre Zürich et Moscou, pour passer le temps, je tourne les pages du magazine de la compagnie Swiss qui m'achemine. Arrivé aux dernières pages, j'ai sous les yeux une carte schématique de Russie, jalonné des noms des principales villes... Je cherche Saratov, sur le cours de la Volga. Voilà, c'est au sud-ouest de Moscou. J'évalue la distance : un millier de kilomètres ! Saratov se

située au nord et en amont de Volgograd, connue sous le nom de Stalingrad au temps de l'URSS, dont la bataille fut déterminante comme premier revers des armées nazies. C'était en 1943. Un autre nom attire mon regard sur le cours de la Volga, Samara, que j'estime à 400-500 kilomètres au nord-est de Saratov. J'avais reçu une délégation universitaire de cette ville au Centre INRA de Toulouse, accompagnée d'un collègue du Centre INRA de Montpellier, Michel Labonne, coordonnateur d'un programme de coopération TACIS Europe – Russie. Son partenaire était l'Institut agronomique « Bézentchuk » de Samara. Je me souviens que Michel Labonne et le chef de la délégation russe m'avaient vanté le dynamisme de Samara¹, ville importante de la Volga dont j'ignorais jusqu'alors l'existence, pourtant aussi grande que l'agglomération toulousaine et également active dans l'industrie aérospatiale. J'ai retrouvé les documents de cette visite avant de partir. J'en ai pris une copie avec moi. C'était exactement le 21 septembre 1994, il y a donc 13 ans. Mais cela ne m'apprend rien sur la mystérieuse Saratov.

En approche de Moscou. 3 000 mètres d'altitude par - 5 degrés à l'extérieur signale l'écran d'information sur les conditions de vol. Couverture de nuages sous les ailes après avoir franchi un premier niveau à 5 000 mètres. La terre russe se dévoile encore à mes yeux. Dans la ouate des nuages, une petite échancrure offre la vision furtive d'un sol couvert de neige. Nous continuons à descendre : 1 700 mètres, à 30 km de l'arrivée, avec une température de -2°. Toujours les nuages. A 20 km, 1 200 mètres d'altitude et zéro degré. 10 km, 600 mètres d'altitude. L'avion passe sous l'épaisse masse nuageuse à seulement 400 mètres. Au sol, une grande forêt de bouleaux avec quelques résineux sombres qui ont accroché la neige. Atterrissage.

Le regard et l'uniforme du policier qui contrôle mon visa me rappellent ceux de l'aéroport de ce qui était alors Leningrad à mon arrivée en 1984. Immersion dans l'ambiance du hall d'enregistrement de l'aérogare de Domodedovo, telle celle d'une grande gare parisienne à l'heure de pointe. Le terminal ferroviaire de la ligne de chemin de fer qui fait la liaison avec la capitale déverse ses passagers. Des gens courent dans tous les sens au milieu d'une foule d'allure modeste et familiale. Des hommes « d'affaires », du même type que ceux qui fréquentent la Navette Toulouse Paris, costume cravate et ordinateur. Des jeunes femmes font élégance de leurs bottes dont je remarque la diversité des formes, de la matière et de la décoration, portées sur des jeans serrés ou avec des jupes courtes, c'est selon les goûts et l'allure. Dans la foule aussi, des femmes d'âge mûr, opulentes et emmitouflées, dans une tenue qui correspond à l'image traditionnelle que l'on se fait des femmes russes : robes amples et longs manteaux, foulards colorés. Il est 18h30, heure locale - 16h30 à Toulouse. Je mets le nez hors de l'aérogare, dans la nuit déjà tombée : froid, neige au sol, et vent. Ici, c'est déjà l'hiver. Rien à voir dans l'obscurité immobile. Je retourne aussitôt dans la chaleur du hall.

¹ Ex Kouibychev

Enregistrement. Contrôle de sécurité... Chaque pays a ses obsessions sécuritaires. Ici, il faut déposer manteau, veste et objets divers sur un plateau, chaussures ou bottes sur un autre, mais pas de contrôle particulier des liquides ni des ordinateurs, comme c'est le cas en France et dans le reste de l'Europe. Je sens que je me rapproche de Saratov lorsque je lis un nom sur la carte d'embarquement et sur un panneau d'affichage en caractères cyrilliques : « CAPATOB ». Embarquement dans un appareil dont je ne parviens pas à déterminer le type : ce serait un Airbus A320 que l'on aurait rétréci de moitié dans toutes ses dimensions. Espace limité pour les bagages, tout juste la place d'un sac. Sièges étroits et rapprochés. L'avion est plein. Mon voisin, qui doit mesurer 1m80, est obligé de plier ses longues jambes de travers ! Inconfort durant les 90 minutes du vol. Distribution des plateaux-repas par les hôtesses. A chacun de fabriquer son sandwich à partir des ingrédients qui lui sont fournis sur un petit plateau : pain, beurre et tranches de saucisson fumé (sous vide). Jus de pomme et thé chaud que chacun confectionne aussi : eau chaude et infusette fournies. Une ambiance pique-nique qui fait oublier le cadre resserré des lieux. Sur les paquets de sucre en poudre, je lis le nom de la compagnie : « Saratov Airlines » ! Donc, ma belle inconnue possède sa propre compagnie aérienne. Et, levant les yeux, je découvre sur la cloison, devant le premier rang, en photos, les premières images de ma destination : monuments anciens, palais et églises, un grand pont sur le fleuve. « *Une très jolie ville* » m'assurait Tatiana. L'avion décrit une boucle complète au-dessus de la ville : deux lignes lumineuses dessinent les rives de la Volga qui m'apparaît incroyablement large. Au loin, une autre silhouette lumineuse transversale : je reconnais celle du pont de la photo.

Le visage de l'inconnue

22 heures 30, heure locale. Deux heures de décalage horaire avec Toulouse. Atterrissage. Descente sur le tarmac. L'aérogare de Saratov est sommaire, tout autant que le plateau distributeur des bagages. Ce n'est pas l'ambiance d'un aéroport international mais elle est bon enfant ! En fait, je ne sais pas qui doit m'accueillir à mon arrivée. J'entends quelqu'un qui cherche un « Monsieur Flamant ». Je découvre alors que l'institution organisatrice de mon séjour est l'Alliance Française. Un petit comité d'accueil m'attend : Jean-Marie Piéri, son directeur, accompagné de deux de ses collaboratrices, Olyesa, ma future guide dans la visite de la ville, et Irina qui sera mon interprète pour ma conférence. Manifestation enthousiaste et chaleureuse de leur part. Ils découvrent celui dont ils ne connaissaient que le nom. Deuxième surprise, mon hôte est originaire de Tarbes et il venu ici avec sa voiture, immatriculée 65 ! L'aérogare jouxte directement la ville. Contact immédiat avec la circulation urbaine. Lignes de tramway, travaux sur les voies. Traversée de quartiers périphériques. Ebauche de présentation de mon programme de séjour... Commentaires sur la ville et l'architecture de ses immeubles dans les quartiers du centre liés à une grande tradition commerçante. Présence d'une minorité allemande jusqu'à la guerre : les Allemands de la Volga, héritiers des colons appelés par Catherine II. A l'époque soviétique, Saratov était une ville « fermée », inaccessible aux étrangers sous

prétexte de protection d'industries stratégiques ! Je me dis : voilà pourquoi Saratov s'est dérobée aux regards du monde durant plusieurs décennies jusqu'à une période récente.

Première matinée à Saratov. Visite pédestre sous la conduite d'Olesya, jeune secrétaire de l'Alliance Française, native d'ici. Je comprends très vite qu'elle est très fière de sa ville dont elle veut me faire apprécier le charme et les particularités architecturales et culturelles en rapport avec sa géographie et son histoire. Saratov a célébré le quatrième centenaire de sa création en 1990. En témoigne une fresque d'une cinquantaine de mètres de long accrochée aux grilles du jardin public en centre ville : sur une moitié la reconstitution de l'image de la ville dans le siècle suivant sa création sur les rives du fleuve, et sur l'autre la photographie de sa configuration actuelle avec quelques repères du passé.

Rue Kirov. C'est la rue « chic » de Saratov. Des travaux finissent de la transformer en rue semi piétonne « standard » avec petits pavés, mobilier urbain, végétation. Des boutiques de vêtements de prêt-à-porter, aux griffes de la dernière mode européenne, fleurissent parmi l'alignement d'édifices anciens et vétustes en brique, le matériau de construction du pays comme à Toulouse : pour le plus grand intérêt de ceux qui veulent « s'habiller dans le vent », m'explique Olesya, les jeunes tout particulièrement. Ceux-ci se retrouvent ici le soir, me dit-elle, pour faire la promenade. Un point commun avec les « paseos » des pays méditerranéens. Je note ici encore, peut-être même plus qu'à l'aéroport de Moscou, une « folie des bottes » portées avec élégance, parfois avec audace, par les jeunes femmes. Les 4x4 et voitures haut de gamme constituent d'autres signes d'une prospérité nouvelle, avec en prime, paraît-il, des bouchons de plus en plus fréquents aux heures de pointe.

Je veux voir l'intérieur du grand marché couvert, type Baltard. Une allée centrale le long de laquelle s'alignent les figures de petits commerçants traditionnels. Dans les étalages, des fromages locaux de différentes formes et couleurs, mais aussi des poulets et des poissons congelés de provenance incertaine. Les clients, des mères de famille accompagnées de petits enfants et des femmes d'un certain âge, contrastant avec la jeunesse exubérante de la rue. Sur un fronton, les armes de la ville de Saratov : trois esturgeons de la Volga en étoile, d'argent sur fond azur.

Olesya ne me laisse pas le choix : il faut s'arrêter devant le bâtiment du Conservatoire dont la façade en style néogothique à l'allure « kitch » est due à un architecte allemand du 19^{ème} siècle. Je reconnais une des images symboles de Saratov qui ornait l'intérieur de l'avion. Un des plus anciens Conservatoire de musique de Russie, m'explique mon guide : il n'y a pas que l'apparence qui compte, sa salle de concert est réputée pour son acoustique. Il me faudra y revenir un jour pour en juger. Plus loin, après un alignement d'immeubles à l'allure grise datant de l'époque stalinienne, voici une large esplanade encadrée par des bâtiments officiels, l'Université, le Théâtre... Quelques édifices de style « Art Nouveau » en cours de restauration. Une grande esplanade présidée par la statue de Lénine : « *Alors, ici, Lénine est toujours debout ?* ». J'imaginai que, comme en Hongrie, les statues symbolisant le régime communiste avaient été mises à bas, au mieux déboulonnées et rassemblées

dans un « musée » à Budapest ². Non, en Russie, Lénine est toujours présent pour désigner au peuple russe, le bras levé et le corps en mouvement, le sens de son avenir. Mais Olesya tient aussi à me faire remarquer l'arrivée récente de supermarchés, autres signes de modernité. Saratov en accueille trois désormais, encore modestes – ce ne sont pas Carrefour ou Auchan – mais en rupture avec l'ambiance vétuste du marché central. Tout ceci est clair – les boutiques de mode, les embouteillages et les 4x4, les supermarchés – la vague de la société de consommation atteint désormais Saratov.

Le fleuve... La Volga, mythique et impressionnante. Impressionnante par son ampleur, trois kilomètres de large, et aussi le plus long fleuve d'Europe, 3 700 kilomètres, jusqu'à la mer Caspienne. On y descend par trois terrasses arborées, dominées par un front d'immeubles à l'allure robuste et aux matériaux choisis dont les appartements étaient réservés aux privilégiés du régime m'explique Olesya. Ces promenades aujourd'hui sans promeneurs – il souffle un vent glacial - sont jalonnées par des lampadaires qui dessinaient hier soir les rives du fleuve, des lampadaires « à trois boules » qui sont une marque typique de Saratov, insiste mon guide. Voici le grand pont dont la silhouette facilement reconnaissable se dessinait dans le hublot de l'avion en approche de l'atterrissage. La gare nautique témoigne de la vocation marchande de Saratov et de sa participation au trafic fluvial entre les villes de la Volga, avec Kazan, Samara, Volgograd. La visite se poursuit dans la partie des origines de la ville, marquée par la cathédrale de la Sainte-Trinité, entourée de son « jardin des morts » et d'un quartier au sein duquel persistent quelques belles maisons anciennes en bois. L'édifice, avec son clocher dont l'inclinaison fait un clin d'œil à la tour de Pise, est en restauration, autre signe d'une nouvelle prospérité. En périphérie de ce cœur ancien à l'ordonnancement classique, les rues offrent pêle-mêle des façades de bâtiments en brique dont les cours intérieures ne manquent pourtant pas d'allure malgré leur aspect délabré, des masures en bois plus ou moins effondrées, des grands immeubles gris et anonymes. Finalement, je retiens que Saratov se conjugue sur un mode ternaire : les *trois* quartiers de la ville ancienne, les *trois* esturgeons des armes de la ville, les *trois* terrasses des rives de la Volga, les *trois* boules des lampadaires.

Par morceaux, au fil de notre marche dans les rues, j'ai collecté quelques éléments d'histoire de la cité qui m'accueille. Saratov marque la frontière historique de la Russie avec l'Orient, le Kazakhstan, d'où venaient les Tatares qui ont longtemps menacé et dominé les peuples « Rus ». C'est seulement à la fin du 16^{ème} siècle que les princes moscovites, devenus des « tsars », après avoir installé leur pouvoir et leur capitale, sont parvenus à s'en protéger en créant une ligne de défense sur la ligne de la Volga, tout particulièrement Saratov et Samara. Saratov s'est développée autour d'une forteresse construite sur la rive ouest, une rive escarpée et jaune dominant la plaine qui s'étend jusqu'aux steppes du Kazakhstan proche. D'où son nom, m'explique Olesya : « Sara » : jaune / « Tov » : la montagne.

² Lire ma Chronique de Voyage à Budapest : « *Les nouveaux regards de Budapest. Carnets de voyage (22-29 août 2001)* » http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=1248&var_recherche=Budapest

Au cours de l'époque soviétique, les 800.000 habitants de Saratov ont longtemps bénéficié des activités industrielles, comme en témoignent les quartiers de grands immeubles ouvriers que je découvre depuis le belvédère du plateau où s'aligne la piste de l'aéroport. Ces industries ont été durement touchées après 1991 et ont surtout pâti de l'effondrement monétaire de 1998. J'entends aussi qu'après la Deuxième Guerre Mondiale, une répartition des fonctions aurait été opérée : les industries aéronautiques à Samara, les manifestations et le mécénat culturels à Saratov avec son conservatoire de musique, son grand théâtre, sa bibliothèque régionale, son importante vie universitaire... Son statut de « ville fermée » n'a été levé qu'en 1993 après le démantèlement de l'URSS. Depuis cette date, Saratov tente de rattraper son retard et d'être digne d'une ville ouverte sur le monde. J'en prends acte, et je souhaite que cette option culturelle soit un plus pour cette ville sympathique et chaude, qui semble vivre aujourd'hui dans un chantier permanent.

La présence de l'Alliance Française participe à cette tradition culturelle dont Olesya m'a parlé la première mais que les autres membres de l'équipe de Jean-Marie Piéri me commentent aussi, et dont ils se réclament. Il y a toujours eu à Saratov un noyau francophone actif, à côté de la présence allemande. D'où aujourd'hui une association de l'Alliance Française de Saratov forte de trois cents adhérents réunis pour perpétuer l'enseignement du français dans les écoles et sa pratique dans les familles. Mais n'y aurait-il pas une sorte de compétition avec sa sœur Samara ? Une Alliance Française y a été aussi créée récemment, inaugurée par Jacques Chirac, venu à Samara au motif de la coopération franco-russe en matière d'industrie spatiale. Samara dont Michel Labonne m'avait vanté le dynamisme. Celle de Saratov, qui avait été pionnière pour porter l'étendard de la langue et de la culture françaises, n'est plus seule à le faire : au total, onze Alliances Françaises sont maintenant actives en Russie.

L'inconnue, de surprise en surprise

Je suis vaillamment, dans un vent particulièrement froid, mon programme de formation accéléré à la connaissance de Saratov. Progressivement, en une paire d'heures seulement, je mesure l'épaisseur historique du lieu où je suis arrivé. Ici, certains acteurs ont participé à l'écriture de l'histoire du monde. D'abord l'escadrille Normandie – Niémen dont la combativité et les victoires durant la Seconde Guerre Mondiale sont rituellement célébrées au bénéfice de l'amitié entre le peuple russe et le peuple français. On utilisait autrefois une autre expression avec emphase et lyrisme dans les discours officiels - « *l'indéfectible amitié franco-soviétique* » - complétée par l'évocation émue de la Commune de Paris, célébrée comme étant l'inspiratrice de la révolution bolchevique. Pourquoi l'escadrille Normandie - Niémen est-elle célébrée à Saratov ? Parce que c'est ici, m'explique Irina, dans les usines aéronautiques, qu'étaient réparés et révisés ses appareils. Les techniciens associés à la gloire des pilotes ! Des documents authentiques et des souvenirs de cette escadrille sont actuellement

hébergés dans les rayons de l'Alliance Française en attendant de participer à un musée, dont celui des Andelys est le modèle en France ³.

Ensuite, Olesya ne veut pas que je manque Iouri Gagarine, premier cosmonaute, premier homme de l'histoire à avoir fait le tour de la planète terre en orbite spatiale⁴, honoré ici comme un enfant du pays. Certes, il est natif de Smolensk⁵, mais il a effectué ses études ici, à l'Institut technico-industriel, de 1951 à 1955. Et c'est aussi à Saratov qu'il a appris à piloter un avion, ce qui favorisera ensuite sa sélection comme premier cosmonaute. Une statue monumentale le représente, dominant les rives de la Volga, l'œil fier, tourné vers les plaines du Kazakhstan voisin, de l'autre côté du fleuve où il avait atterri après son vol. Saratov est donc un lieu symbolique de l'aventure spatiale soviétique. Ceci mériterait d'être signalé dans la Cité de l'Espace de Toulouse aux côtés des satellites, de la station Mir et d'autres objets russes qui y sont présentés, et de motiver ainsi un intérêt réciproque des deux villes. Pourquoi pas une reproduction de la statue de Gagarine offerte à Toulouse par Saratov ?

L'escadrille Normandie-Niemen et Iouri Gagarine... ce n'est déjà pas mal pour la notoriété internationale de Saratov ! Intermède pour un déjeuner au milieu des rayons de la bibliothèque de l'Alliance Française. Des plats traditionnels russes, dont le « borchotch » et des pâtisseries locales, commandés à une cuisinière du quartier. Une invitée arrive. Elle est la présidente de l'association des professeurs de français de Saratov : « *C'est elle la surprise que je vous avais promise hier soir à l'arrivée* » m'annonce Jean-Marie Piéri ! Après les civilités de l'accueil, je regarde cette personne plus attentivement. Non, je ne la connais pas et elle me voit aussi pour la première fois. Alors ? Alors, elle prend son souffle pour m'apprendre qu'elle est native des environs de Toulouse ! Soit, mais je demande, où plus précisément ? De Venerque, me dit-elle. Et là, c'est Jean-Marie Piéri qui est surpris : il ne pouvait pas savoir que Venerque, c'était un village à seulement une quinzaine de kilomètres de Nailloux, où j'habite, dans le Lauragais ! Elle explique : « *Mes parents étaient les meuniers du moulin du village, derrière l'église, pendant et après la guerre. Notre privilège c'est que nous n'avions pas de problème d'alimentation* ». L'histoire me rattrape de manière inattendue. Comment peut-on devenir professeure de français à Saratov, au bord de la Volga, lorsqu'on est née à Venerque, près de Toulouse, au bord de l'Ariège ? Elle s'appelle Irène Makeenko.

Visite au musée de l'Université Agronomique de Saratov. Il est installé dans la salle de bal d'un palais, fin 19^{ème} début du 20^{ème} siècle. Là sont honorés, sous la forme d'une galerie de portraits accompagnée de souvenirs, les professeurs et étudiants qui ont eu des fonctions officielles dans l'URSS passée ou la Russie récente. Une autre surprise m'y attend : la figure du célèbre savant Vavilov. Mon émotion est forte. Comme généticien, je sais tout son apport scientifique et aussi son destin dramatique. Des photos d'époques et un tableau peint récemment rappellent sa mémoire et son œuvre. J'apprends que Nicolai Ivanovitch Vavilov a été ici professeur de 1917 à 1921, au début de sa

³ Voir le site officiel du Mémorial Normandie-Niemen : <http://www.normandie-niemen.com/>

⁴ Le 12 avril 1961, durant 1 h 48 minutes

⁵ Entre Minsk et Moscou, sur la ligne de chemin de fer Varsovie Moscou

carrière dans ce qui était alors l'Institut d'Agriculture de Saratov, après avoir été diplômé de l'Institut Timiryazef de Moscou⁶. Il y a amorcé ses travaux sur la génétique des plantes cultivées, en liaison avec des universités anglaises et allemandes. C'était avant d'aller à Saint-Pétersbourg, puis d'être élu Président de l'Académie des Sciences Agricoles de l'URSS qu'il avait contribué à créer. Mais la suite fut désolante, pour lui en particulier, pour la science en général.

En effet, après avoir acquis une immense notoriété, tant au niveau international qu'au niveau de l'URSS, Vavilov fut démis de ses fonctions sous la pression de Lyssenko auprès de Staline, puis arrêté en août 1941 pour des raisons idéologiques, sous le prétexte de collaboration avec l'ennemi au cours de ses nombreux voyages à l'étranger, et condamné à mort. A cette époque, les armées nazies ont envahi l'URSS et vont tenir le terrible siège devant Leningrad au nord ouest puis combattre devant Stalingrad au sud est, en aval de Saratov. Vavilov est gracié, envoyé et emprisonné à Saratov où il meurt de faim en 1943. Il y est enterré, mais on n'a pas retrouvé sa tombe jusqu'à présent, sa dépouille ayant été ensevelie dans une fosse commune. Son nom a été donné à l'Université Agronomique d'Etat de Saratov. Celle-ci célèbre en novembre 2007 le 130^{ème} anniversaire de sa naissance par l'organisation d'un Colloque international. Vavilov est considéré comme un martyr de la science moderne, victime de l'obscurantisme soviétique.

Les bâtiments du siège de l'Université Agronomique bordent la grande esplanade aperçue ce matin, face à la statue de Lénine. La directrice du Département de Relations Internationales de l'Université, Galina Kanyshova, a exprimé le souhait que je lui rende visite. Elle me reçoit dans une pièce meublée du bureau sur lequel travaillait Vavilov, et ornée de divers souvenirs iconographiques et d'ouvrages qui lui sont consacrés. Je ne pensais évidemment pas me retrouver en ces lieux et évoquer ces souvenirs lorsque j'ai accepté, spontanément, d'aller à Saratov. Galina, sans le savoir, touche un point sensible en sollicitant mon intervention pour que des liens se nouent avec les universités et laboratoires de recherche de Toulouse, en vue d'échanges d'étudiants et de professeurs. Je promets de jouer les facilitateurs en mettant notamment en avant le nom et la mémoire de notre collègue Vavilov.

Evocation de Vavilov

J'avais visité l'Institut Vavilov de Saint-Pétersbourg⁷ lors de ma première venue en Russie, en 1971. Je participais alors à une délégation du Département de Génétique Animale de l'INRA, conduite par son directeur et fondateur, Jacques Poly. Une mission d'une semaine auprès des chercheurs de l'Institut de Génétique Animale de Leningrad, en vue de contribuer au renouveau des recherches génétiques en URSS, en rupture avec les années Lyssenko. Je me souviens que nous avons été reçus très officiellement par le Président de l'Académie des Sciences Agricoles de l'URSS, le professeur Rostoptchev.

⁶ L'équivalent de l'Agro de Paris

⁷ Leningrad

Vingt ans après exactement, le 10 octobre 1991, j'accueillais à Toulouse le dernier Président en titre de l'Académie des Sciences Agricoles de l'URSS, peu de temps après le coup d'Etat qui avait évincé Mikhaïl Gorbatchev et après la sécession des républiques baltes, premier signal de la fin de l'Union Soviétique⁸. Alexandre Nikonov était ainsi un des successeurs de Vavilov, Lyssenko et Rostoptchev. J'ai amené dans mes bagages mon article publié dans les colonnes du magazine « INRA Mensuel » de janvier 1992, rédigé à partir des notes de mon entretien avec lui dans un restaurant de Toulouse où nous avons été invités par Jean Razungles, alors directeur des Relations Internationales de l'INRA⁹. Et je retrouve ce passage :

« Entre agronomes, les questions à notre pathétique interlocuteur se portent sur Vavilov, généticien mondialement célèbre (un des pères de la génétique végétale), condamné pour avoir énoncé des principes scientifiques considérés par Lyssenko comme contraire au marxisme-léninisme. Alexandre Nikonov a connu Lyssenko : « C'était un homme intelligent mais désagréable » nous dit-il sans luxe de commentaire ! »

« Alexandre Nikonov, avec d'autres collègues, a voulu retrouver la tombe de Vavilov, exilé et mort dans l'oubli : « Il s'agissait d'un cimetière anonyme, sans marques individuelles distinctives » nous explique-t-il. Mais le gardien encore en place s'est souvenu du lieu « où l'on a enterré un savant ».

Ainsi, ce que je ne savais pas alors, il y a plus de quinze ans, c'est que ce « cimetière anonyme » se trouvait ici à Saratov !

Je poursuis la lecture :

« Il nous révèle aussi que, durant le siège de deux ans qui a fait un million et demi de morts à Leningrad (aujourd'hui à nouveau Saint-Pétersbourg) mentionne-t-il, les techniciens chargés du maintien de la fameuse collection de Vavilov sont morts de faim devant des kilos de graines. »

« Nikonov poursuit cette réhabilitation posthume avec l'évocation d'un projet qui lui tient visiblement à cœur, celui de créer un « Institut International Vavilov » qui aurait pour vocation l'organisation de banques de « germoplastes ». Cet institut aurait des relais dans différents pays. Au milieu d'une conversation où le thème dominant est la débâcle, nous reprenons pied sur un projet à construire. Pourquoi l'INRA n'y participerait-il pas en partenariat avec l'Académie des Sciences Agricoles ? Pourquoi Toulouse n'en serait-il pas l'un des sites relais ? »

Vavilov, c'est donc bien le « fil rouge » qui me reliait à Saratov depuis plusieurs décennies, sans que je le sache, jusqu'à ce que je le découvre lors de ma venue en ce lieu improbable.

⁸ L'URSS est officiellement dissoute en décembre 1991, deux mois après cette rencontre toulousaine

⁹ Jean Razungles, mathématicien diplômé de l'Université Paul Sabatier de Toulouse, avait été recruté comme assistant de recherche de l'INRA dans la Station d'Amélioration Génétique des Animaux. Je l'avais patronné dans la réalisation de sa thèse consacrée à l'estimation de la valeur génétique des reproducteurs.

Revoir Iouri

Non, en arrivant à Saratov et à Moscou, je ne me pose pas la question banale qui avait surgi dans ma tête, spontanément, en retrouvant les rues de Budapest en 2001 : « *Mais qu'est-ce qui a changé ici depuis ma dernière venue il y a dix ans ?* ». Saratov, une inconnue, ne m'évoque évidemment aucun souvenir. Mais même Moscou, où j'étais venu en 1971 ne suscite pas chez moi une telle interrogation. A l'époque, il s'agissait d'une visite officielle. Nos déplacements et nos rencontres étaient soigneusement encadrés, sans contact possible avec la population des rues, sous contrôle des collègues chercheurs qui nous accompagnaient et de deux incontournables interprètes qui nous avaient été affectées.

Cette nouvelle « histoire » russe s'amorce de manière inattendue en janvier 2005. Un message mail, elliptique, provenant de la Direction des Relations Internationales (DRI) de l'INRA, à Paris : « *Est-ce bien vous ?* ». Je prends immédiatement contact avec mon correspondant. Explication : la DRI vient de recevoir l'attaché scientifique de l'ambassade de France à Moscou pour sonder la réceptivité de l'INRA aux possibilités de programmes de coopération franco-russe. Et celui-ci a expliqué que sa mère avait travaillé à l'INRA, et qu'il se souvenait seulement d'un nom : « *Flamant* ». D'où la question posée : « *Est-ce bien vous ?* ». Son nom : « *Georges Ryschenkow* ». Oui, c'est bien moi ! Et je dis que j'aimerais vraiment renouer avec lui. Il est le fils de Natacha, technicienne dans le laboratoire fondé par Jacques Poly, la Station Centrale de Génétique Animale de l'INRA, rue de l'Estrapade à Paris, près du Panthéon, dans les locaux de l'Institut d'Hygiène Alimentaire. J'y avais été accueilli en juillet 1961 à la fin de ma deuxième année d'« Agro » en tant que boursier de la DGRST¹⁰.

Quelques jours après cet échange bref de messages, un téléphone de Moscou, de l'ambassade de France. Georges Ryschenkow. Nous nous disons combien nous sommes heureux de cette reprise de contact. Mais j'ajoute : « *En fait, nous ne nous sommes pas beaucoup vus !* » Réplique aussitôt : « *Oh si ! Nous nous sommes vus beaucoup de fois ! Tu me faisais des cours du soir de physique !* ». Là, mon esprit patine. L'évocation est très vague après plus de quarante ans. Georges m'explique qu'il avait alors seize ans – il était né en 1945. Il était entré en classe de Seconde, avec des difficultés pour comprendre le cours de physique dans son chapitre « vecteurs de forces et barycentres ». Sa mère m'avait demandé de lui donner des explications, le soir, après le travail. C'était un domaine où j'avais eu moi-même des difficultés de compréhension que j'avais surmontées, et c'est peut-être pour cette raison que mes « cours » avaient été clairs. Mais tout cela est encore un peu flou pour moi. Les brumes de souvenirs lointains se déchirent lorsque, quelques jours après, le fils de Natacha m'écrit en post-scriptum d'un mail : « *Ma mère m'appelait Iouri !* ». Un mouvement saisissant de reconstitution dans

¹⁰ Je bénéficiais d'une bourse « Piganiol » dite d'« encouragement à la génétique », financée par la DGRST (Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique, auprès du Premier Ministre, transformée ultérieurement en Ministère de la Recherche)

ma tête. « *Iouri* », ce mot agit comme la madeleine de Proust ! La force des diminutifs dans la langue russe a exercé sa fonction magique ! « *Iouri* », le mot-clé qui réactive ma mémoire de ces moments anciens et leur donnent soudain un relief particulier.

Comment Iouri est-il arrivé à Moscou comme attaché scientifique à l'ambassade ? Rapidement, il m'explique qu'à la suite de mes « cours du soir », il avait réussi son baccalauréat scientifique, puis il avait fait des études universitaires. Finalement il était devenu chercheur au CNRS et Docteur ès Sciences. Mais la surprise pour moi, c'est que ce n'était pas dans n'importe quelle discipline : il était chercheur... en physique ! Et, en plus, il m'attribuait une part de sa réussite ! Proche de la fin de sa carrière, il avait choisi de revenir au pays de ses parents. Il me dit qu'il retrouve à Moscou une ambiance accueillante et le parler russe dans lequel sa mère l'avait entretenu en famille. Et il est fier que ses enfants parlent également le russe : « *La quatrième génération, ce qui est particulièrement rare !* ». Il me demande si j'accepterais de venir à Moscou dans le cadre du cycle de conférences organisées chaque année par l'ambassade, au titre du rayonnement culturel et scientifique de la France en Russie. Evidemment, j'adhère à cette idée avec enthousiasme. Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis cette reprise de contact lorsque, au milieu de l'été, arrive la demande que m'adresse, sur la recommandation de Iouri, Pierre-Bruno Ruffini, conseiller scientifique de l'ambassade de France à Moscou.

Natacha : une contribution à l'histoire de la génétique animale à l'INRA

Il me faut, à cet endroit, évoquer Natacha, la mère de Iouri¹¹, et parler des travaux auxquels elle apportait son concours. Dans l'équipe de Jacques Poly, investie dans les recherches en génétique quantitative et en gestion des populations animales, en vue de l'amélioration génétique de la production de lait des vaches, des brebis et des chèvres ou de la croissance des veaux, agneaux et porcelets, etc., les calculs statistiques jouaient un rôle clé. A cette époque, au cours des années 60, avant que les ordinateurs deviennent l'outil de base incontournable, ces calculs revêtaient un caractère assez besogneux. Au sein du laboratoire, ils relevaient d'une équipe de techniciennes « *de calcul* » placée sous la direction d'un ingénieur, Madame Tassencourt. Elles opéraient alors sur des machines de bureau de type « Facit », lointaines descendantes automatiques des machines à calculer de Pascal. Avec ce matériel « rustique », il s'agissait d'obtenir les paramètres statistiques des caractères mesurés sur les animaux – production laitière, vitesse de croissance, caractéristiques corporelles et masses musculaires, etc. Moyennes, variances, distribution de fréquences servant ensuite à réaliser les analyses de variance plus ou moins complexes permettant d'estimer la part des facteurs héréditaires dans la variabilité de la production de lait ou de viande. Madame Tassencourt, en interface avec les

¹¹ Natacha, diminutif de Nathalie en russe

besoins des chercheurs, établissait méticuleusement la succession des opérations élémentaires portées sur des feuilles de calcul normalisées. Elle répartissait strictement, chaque jour, les tâches entre les trois techniciennes qui lui avaient été affectées¹². C'est sur cette organisation rigoureuse et sur ces personnes que reposait en quelque sorte la fiabilité ultérieure des résultats¹³. Les données de base étaient fournies par des listings d'informations provenant de ce que l'on appelait alors la « mécanographie », à base de cartes perforées, première ébauche de l'informatique moderne. Natacha, la mère de Iouri, faisait partie de cette force de travail.

L'apport de Natacha allait bien au-delà de son concours à la réalisation des calculs statistiques. C'était une figure marquante que l'on ne pouvait oublier lorsqu'on avait eu la chance de travailler à cette époque, au début des années soixante, dans l'ambiance tout à fait particulière de cette équipe de recherche pionnière. Natacha était comtesse russe, de ces familles de russes blancs émigrés après la révolution de 1917. En contraste avec son rôle d'appui à la recherche par l'exercice de tâches répétitives et méticuleuses, elle avait le port, l'allure et l'expression de ses origines. Ceux qui ont passé, ne serait-ce que quelques semaines ou quelques mois dans les bureaux de l'Institut d'Hygiène Alimentaire où la Station Centrale de Génétique Animale avait été provisoirement hébergée, ont toujours en tête son accent significatif, l'image de son fume-cigarette dont elle ne se séparait pas et dont elle usait abondamment, les histoires qu'elle aimait raconter, l'ambiance slave qu'elle introduisait dans les fêtes où elle avait fini un soir par exécuter une danse russe sur les tables.

« Butler » était son nom de jeune fille. Je me souviens qu'elle nous avait expliqué qu'elle descendait d'une famille de princes normands qui avaient accompagné Guillaume le Conquérant dans la conquête de l'Angleterre. Le nom de « Butler » désignait le sommelier qui, à la Cour du roi Guillaume, avait la charge de goûter le vin avant que celui-ci soit offert au Roi. Ainsi donc, le parisien de souche que j'étais, s'engageait dans des recherches sur l'amélioration génétique de la qualité bouchère de carcasses d'agneaux dont il ne connaissait que des chiffres¹⁴, tout en bénéficiant du concours pour ses calculs d'une comtesse russe, lointaine descendante d'un compagnon de Guillaume le Conquérant. Mon dernier souvenir : la cérémonie d'adieu à Natacha dans l'église orthodoxe russe de Paris, disparue à la veille de prendre sa retraite en août 1975.

Voilà tout ce qui me revient en mémoire. Je n'ai plus eu de contact avec Iouri depuis cette époque. Nous nous sommes totalement perdus de vue, mais nous ne nous sommes pas oubliés. Comment vais-je retrouver Iouri ? Comment vais-je le reconnaître ? Nous avons dû tellement changer depuis le temps de notre jeunesse.

¹² Outre Natacha, l'équipe de calcul comprenait Suzanne Crochez et Claudine Perruchon

¹³ Ceux-ci étaient ensuite publiés dans les Annales de Zootechnie de l'INRA.

¹⁴ Ils avaient été élevés, abattus, mesurés... et mangés depuis longtemps

Se repérer dans Moscou

Un chauffeur de l'ambassade m'attend avec une pancarte à l'arrivée des passagers des vols à l'aéroport de Domodedovo, en provenance de Saratov. Il ne parle pas le français et je ne comprends pas le russe. La séparation des fonctions entre nous est claire : il me conduit à mon logement selon les consignes qu'il a reçues, et moi j'absorbe tout ce que mes yeux peuvent saisir sur le parcours routier depuis l'aéroport. Je suis curieux de comprendre « comment ça marche », comment fonctionne le trafic. Se succèdent des postes de contrôle de police, des conduites dangereuses dans la circulation, des points de vente forains, des voitures à l'arrêt ça et là le long de la voie express, et même deux autruches... Puis la grande ville s'annonce avec des quartiers de grands immeubles accompagnés d'hypermarchés.

Mon chauffeur me dépose là où je vais loger pour deux jours, à proximité de l'ambassade, dans les immeubles de la « Résidence de France ». Exploration de mon quartier, avec la copie du plan de la ville transmis par mail par Tatiana. Mon problème : le plan n'indique pas où je me trouve. Comment me repérer sur un plan dont je n'ai pas l'orientation ? Comment décrypter aussi ces noms en caractères cyrilliques ? Qu'importe, je décide de m'immerger dans le quartier. Circulation lente des automobiles sur deux files. Nombreux chantiers d'immeubles en construction. J'entre dans une petite église à l'ambiance chaleureuse, exotique et rassurante à la fois, où l'on accède par un jardin à l'abri du vacarme de la rue, avec des fidèles qui se déplacent d'un point à un autre du sanctuaire devant les icônes et dans le parfum des cierges allumés. Ce qui m'intéresse dans ce genre de pérégrination, ce n'est pas de visiter tel ou tel monument historique « trois étoiles » au Guide Michelin, c'est de sentir le « climat », tenter de saisir comment ces gens vivent la rue, pénétrer la personnalité de la ville au quotidien.

Je ressors de refuge. Un flux de gens surgit qui vont tous, à pas pressés, dans la même direction : une station de métro ! Je déchiffre son nom au-dessus de l'entrée et je le confronte à mon plan où sont mentionnées les stations de métro. Ça y est, j'ai la clé, ma pierre de Rosette, je peux maintenant m'orienter dans cette ville inconnue. Je découvre que je me trouve dans un quartier du sud de la capitale, de l'autre côté de la Moskova par rapport au Kremlin. Je descends les marches de la bouche du métro dans le flux d'employés qui retournent chez eux en fin de journée. En bas s'ouvre une galerie marchande aux nombreuses vitrines, modestes et illuminées. Mais sans roubles et sans ticket, je ne peux aller plus loin. Je décide de revenir à pied à mon lieu de résidence. Je croise une grande allée piétonne, au bout de laquelle se dessine la perspective des bâtiments du Kremlin, murs rouges, façades jaunes, toits vert pomme, coupoles dorées. C'est décidé dans l'instant, je ferai une marche à pied jusque là-bas demain matin. Je reviens vers les grandes avenues. Moscou et ses embouteillages ! Ceux de Saratov déplorés par Jean-Marie Pieri apparaissent dérisoires et mineurs en comparaison. Devant l'ambassade, le flux est ininterrompu... La semaine précédente, m'expliquera Pierre-Bruno Ruffini, un autre français venait en visite à Moscou : Nicolas Sarkozy. Toutes les voies

principales de circulation avaient été bloquées. Solution radicale évidemment pour assurer la sécurité du visiteur. Galère pour les moscovites !

Dîner chez Pierre-Bruno Ruffini, conseiller scientifique. Il habite avec son épouse un immeuble dont les appartements étaient réservés, explique-t-il, aux artistes que le régime soviétique voulait honorer, à quelques centaines de mètres à pied depuis la Résidence de France où je loge et où il est venu me prendre. Retrouvailles avec Iouri, le fils de Natacha. Chaleureuse accolade. Nous ne nous serions pas reconnus spontanément. Mais là, mis en présence, nous sommes d'accord pour constater que nos silhouettes n'ont pas changé ! Les autres invités arrivent, le conseiller agricole de l'ambassade et son épouse. Ils sont à Moscou depuis à peine deux mois. Leur problème : trouver l'immeuble où habite leur collègue, car j'apprends qu'ici les habitations ne portent pas toujours de numéros. D'où la difficulté de repérage dans une ville où « rien n'est rationnel » selon Iouri. Mais Pierre-Bruno Ruffini nous montre un plan de Moscou qui suscite l'intérêt général : à défaut de numérotation, il reproduit la physionomie des immeubles, rue par rue. Je réalise que Jean-Marie Pieri m'avait indiqué aussi qu'à Saratov, les numéros et même les noms de rue étaient déficients. Un héritage du secret de l'époque soviétique, ou quelque chose de plus profondément ancré dans la culture des villes russes ? Mais, je me demande, est-ce vraiment un déficit de rationalité ? N'est-ce pas une autre rationalité que de faire la description physique des lieux pour se repérer, plutôt que le caractère abstrait des numéros ?

La « SAGA » des Romanov : une histoire française de brebis russes

Le lendemain, en ouverture de ma conférence, j'ai expliqué que les brebis avaient constitué pour moi un lien privilégié avec la Russie au cours de mes premières années de chercheur : des brebis de la race Romanov, du même nom que la famille du tsar (ПОМАHOВ). Elevée dans la région de Iaroslavl, ville au bord de la Volga – comme Saratov mais au nord de Moscou – cette race va jouer un rôle exemplaire à partir des années 60-70 pour l'élevage ovin français. Cette race avait une réputation qui tenait aux qualités de la peau et de la toison : la fourrure de ses agneaux fournissaient la matière des grands manteaux typiquement russes. Il y avait certes les qualités habituelles d'isolation recherchée pour les peaux de mouton, mais les fourrures des agneaux Romanov avaient quelque chose d'exceptionnel. Elle étaient beaucoup plus fines et légères que celles de tout autre race : le poids du lourd manteau pouvait être réduit de plusieurs kilos, d'où un confort supérieur qui faisait la différence. L'intérêt porté à la race Romanov par la recherche zootechnique française était d'une autre nature : il s'agissait de la taille de portée inhabituelle parmi les races de brebis, trois agneaux en moyenne à la naissance, alors que les races françaises se contentaient de un agneau ou deux agneaux seulement, comme d'ailleurs la plupart des brebis du monde¹⁵. Pourquoi un tel niveau ? Une explication possible :

¹⁵ à l'exception des brebis Finnoises (de Finlande) et D'man (du Maroc) outre les brebis Romanov

les agneaux doivent être sacrifiés très jeunes, à l'âge maximum d'un mois, avant qu'ils perdent leur belle toison noire, brillante et bouclée. On peut donc imaginer que les éleveurs ont privilégié le nombre d'agneaux par portée au long des générations et l'ont effectivement accrue par sélection empirique au long des générations. Ceci apparaissait d'autant plus crédible que les observations ultérieures réalisées en France révélèrent la vivacité particulière de ces jeunes issus de portées nombreuses, vivacité qui était attribuée à un niveau élevé de réserve énergétique à la naissance et à la stimulation qu'exerçaient les mères brebis sur tous les membres de la portée sans exception dès les premiers instants après l'agnelage. Celles-ci pouvaient nourrir jusqu'à cinq agneaux avec seulement deux tétines. Paradoxalement, elles étaient de médiocres laitières, ce qui obligeait les agneaux à s'entraîner précocement à la recherche de compléments pour leur alimentation afin d'assurer leur croissance, voire leur survie. Un ensemble de caractéristiques originales qui concouraient à rechercher le plus grand nombre d'agneaux sans que cela soit préjudiciable à leur survie, contrairement à ce que l'on observait dans les autres races.

Comment, à l'INRA, en était-on venu à s'intéresser à cette race « exotique » ? Deux personnes revendiquaient d'avoir été les premiers à « inventer » la race Romanov en France, Jacques Poly et Pierre Charlet. J'avais eu ce dernier comme professeur à l'Institut National Agronomique de Paris, « l'Agro ». Très apprécié par la génération de zootechniciens dont je faisais partie pour la féconde méridionale avec laquelle il transmettait ses connaissances encyclopédiques sur le monde des élevages et des éleveurs¹⁶. Il jouait le rôle de conseiller du laboratoire de génétique animale de Jacques Poly. Il expliquait qu'il avait repéré pour la première fois ces brebis, accompagnées de leurs très nombreux agneaux, à l'Exposition des réalisations économiques de l'URSS à Moscou. Jacques Poly revendiquait lui aussi la découverte de la race Romanov et son intérêt pour l'amélioration de la productivité de l'élevage ovin français. Il avait repéré cette race et ses particularités dans les « Animal Breeding Abstracts » (ABA), une revue scientifique internationale éditée à Edinbourg par le Commonwealth Agricultural Bureau (« CAB »). Elle était la référence mondiale pour le signalement, par quelques lignes d'un abstract (un résumé), de tous les articles de la littérature scientifique et technique mondiale portant sur la reproduction et la sélection des animaux domestiques (en anglais : « animal breeding »). Sous le mot clé « prolificacy », les articles russes sur les brebis Romanov avaient évidemment attiré l'attention. En fait, Jacques Poly et Pierre Charlet avaient raison tous les deux, mais leurs « regards » avaient été de nature différente.

Jacques Poly avait une idée qui devait s'imposer, comme beaucoup d'autres¹⁷ : l'élevage ovin du Bassin Parisien, ne parviendrait pas à maintenir sa rentabilité économique face aux cultures céréalières si le nombre d'agneaux par brebis n'était pas augmenté de manière significative, pratiquement en doublant le nombre d'agneaux sevrés par brebis. Cette option stratégique s'appuyait

¹⁶ Pierre Charlet était pyrénéen de naissance, né à Barèges dans les Hautes-Pyrénées. J'évoque sa mémoire dans « *Nouvelles Pyrénées – Paysans, Paysages et Produits* », avec Serge Thierry, chez Glénat éditeur (2003)

¹⁷ Avant de devenir Président Directeur Général de l'INRA, Jacques Poly a été à l'origine de la Loi sur l'Élevage votée en 1966, dont les dispositions organisent l'amélioration génétique des animaux domestiques.

sur la connaissance de l'économie des élevages ovin qu'il avait acquise à l'occasion de la mise en place de « contrôles de performances » dans les troupeaux¹⁸, sans oublier son talent à nouer des liens d'égal à égal avec les éleveurs, à l'occasion de parties de chasses ou lors de repas arrosés et enfumés. On s'intéressait alors à la croissance individuelle des agneaux et on privilégiait la conformation des carcasses : celles qui avaient les gigots avec le meilleur « rebondi » bénéficiaient du prix le plus élevé. Jacques Poly mettait lui l'accent sur la taille de portée des brebis, autrement dit la « productivité numérique », qui déterminait plus la rentabilité des élevages que la valeur individuelle des carcasses. Traditionnellement, les systèmes agraires des plaines du Bassin Parisien associaient l'élevage ovin à la culture du blé et des betteraves. Les troupeaux relevaient de races qui avaient été créées au cours de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, à la suite de l'introduction de « sang anglais » par des béliers provenant de la ferme de Dishley, recherchés pour l'apport de qualités bouchères jugées nécessaires pour améliorer des populations de type Mérinos à laine fine. En effet, la laine fine ne payait plus à la suite de l'ouverture au marché australien. Les produits de ces croisements « Dishley Mérinos » aboutissaient aux races « Ile-de-France » et « Berrichonne-du-Cher ». A leur tour, elles avaient acquise une réputation mondiale, grâce à leur conformation anglaise sous une toison de Mérinos. Pourtant, Jacques Poly prédisait que leur avenir était menacé et qu'il fallait changer complètement d'orientation. La solution allait être trouvée, selon lui, en ayant recours à la race Romanov. Il chargeait Alain Desvignes, jeune « Agro » recruté comme moi dans son équipe, d'en faire l'analyse bibliographique la plus exhaustive possible à partir de la traduction de tous les articles russes signalés dans les « ABA » et pouvant être trouvés en France.

Jacques Poly obtient la création d'un Département de l'INRA – le Département de Génétique Animale - qui fédère des chercheurs de diverses origines, dont ceux de la Station Centrale de Génétique Animale. A la suite de quoi arrivent les moyens financiers nécessaires pour constituer des troupeaux expérimentaux qui vont permettre de tester l'efficacité de différentes voies d'amélioration génétique des races animales. Dans le cadre des accords franco-soviétiques, une importation expérimentale d'une quarantaine de brebis et de dix béliers est réalisée en 1963. Les premiers croisements entre les brebis de race « Berrichonne du Cher » et les béliers « Romanov » importés commencent aussitôt au domaine INRA de La Sapinière, près de Bourges, simultanément à des croisements réalisés avec d'autres races de brebis réputées pour leur prolificité, à savoir la française « Cotentine » et l'anglaise « Border Leicester ». Or, l'avantage se manifesta nettement en faveur des brebis issues des croisements russes par rapport aux produits de croisements occidentaux, français ou anglais. Parallèlement, et ce n'était pas acquis d'avance, les animaux « purs Romanov » s'adaptèrent parfaitement bien aux conditions d'élevage en grands troupeaux de bergerie. L'idée surgit alors que l'amélioration de la prolificité ne devait pas être limitée aux races du Bassin Parisien. Elle devait s'étendre à l'ensemble des races françaises réputées pour la qualité bouchère de leurs agneaux mais

¹⁸ Au cours des années 50, auprès de celui qui est considéré comme le « père » de la zootechnie française, André-Max Leroy.

déficientes pour le nombre d'agneaux produits par brebis. L'effectif du noyau de « Romanov » importés était notoirement insuffisant pour réaliser ce projet d'envergure nationale, malgré le doublement des effectifs qui était réalisé chaque année grâce aux nombreuses naissances. Conclusion : il fallait réaliser une nouvelle importation.

Dans cette histoire, il faut faire intervenir un troisième personnage sans qui la concrétisation des idées de Pierre Charlet et de Jacques Poly aurait probablement pris du retard. Il s'agit de Jean Doumeng, dit « le milliardaire rouge ». Membre du Parti Communiste Français, il s'était investi dans le business avec les pays « socialistes » en pratiquant avec beaucoup d'habileté le troc dans le cadre du groupe économique tentaculaire « Inter Agra », depuis son fief de Noé, au sud de Toulouse. Jacques Poly s'était rapproché de lui, et ils devinrent amis, combinant leur imagination sans répit et leurs tempéraments impétueux. Donc, une nouvelle importation intervint qui permit désormais de programmer une vaste expérimentation de croisements au niveau national avec le concours d'éleveurs volontaires.

Un nouvel épisode de cette histoire intervint à la fin des années 70. Il fallait décider d'une stratégie sur la base de l'ensemble des résultats obtenus dans une quarantaine de troupeaux dans toute la France : les chercheurs de l'INRA décidèrent de privilégier la création d'une race mixte issue du croisement entre la race « Romanov » et la race « Berrichonne-du-Cher » qui assurait une productivité relativement stable de deux agneaux par brebis. Un nom peu poétique lui était attribué : « INRA 401 ». Il correspondait au code ordinateur attribué à ces animaux dans le troupeau de La Sapinière. « INRA 401 », cela faisait moderne, en rupture avec les noms portés par les races traditionnelles qui se référaient toujours à leur région d'origine (ou au nom de leur élevage de sélection). Ce choix avait probablement une autre signification : il positionnait cette nouvelle race de brebis issue d'un croisement « F1 » au même niveau que les maïs hybrides produits par l'INRA, tout particulièrement l'« INRA 258 », qui avaient balayé du paysage agricole français les variétés locales des « maïs de pays ». Le troupeau de La Sapinière allait jouer le rôle de noyau pépinière des reproducteurs mâles qui allaient être utilisés dans toute la France en croisement avec les brebis demi-sang « Romanov » issues des expérimentations antérieures avec la plupart des races françaises. Le suivi scientifique allait être réalisé depuis Toulouse par Guy Ricordeau et Léon Tchamitchian dans le cadre de la Station d'Amélioration Génétique des Animaux – la SAGA - un avatar du noyau d'origine du Département de Génétique Animale, décentralisé au sein du Pôle universitaire de la ville rose¹⁹.

¹⁹ La création de la race INRA 401 doit aussi beaucoup aux talents d'observateur et de sélectionneur d'Alain Lefebvre, directeur de l'unité expérimentale de Bourges La Sapinière. Aujourd'hui, on décompte environ huit mille brebis de race pure « Romanov » et quelques quarante mille brebis « INRA 401 » dans toute la France.

L'homme de Stavropol : une petite histoire agronomique d'avant la fin de l'URSS :

L'histoire des rapports entre l'URSS et l'INRA rebondit de manière singulière avec l'arrivée sur la scène politique soviétique, en 1985, Mikhaïl Gorbatchev. Comme Nikita Krouchtchev au cours des années 50, Gorbatchev est préoccupé par la faiblesse chronique de l'agriculture russe due, entre autres choses, à la politique impulsée par les idées de Lyssenko et au refus des programmes d'amélioration génétique proposés par Vavilov. Son expérience concrète en la matière est celle du district de Stavropol, dont il est originaire, au nord du Caucase, où il mesure l'écart complet entre les discours sur les progrès de l'Union Soviétique et la réalité des kolkhozes et sovkhozes. Au cours d'une première visite en France, à l'invitation du Parti Communiste²⁰, il fait la connaissance de Jean Doumeng qu'il entraîne ensuite à Stavropol. Les deux hommes se retrouvent sur le thème de l'innovation technique, indispensable pour l'amélioration de la productivité agricole dont a besoin la société. Jean Doumeng pour sa part a monté près de Muret un élevage pilote d'engraissement de bovins, un « feed-lot ». Il a à côté de lui un ingénieur agronome, Emile Rouch, lui aussi militant communiste, qui l'assiste dans l'organisation technique des coopératives de commercialisation des produits agricoles du sud-ouest – céréales, vins, ovins et bovins – et aussi dans les opérations de coopération internationale du groupe Inter Agra. Je rencontrais fréquemment Emile Rouch, avec son ami Henri Prugniaud, directeur de la Chambre régionale d'agriculture de Midi-Pyrénées, dont le siège était installé sur le campus de l'INRA à Auzeville. Alors que j'étais devenu Président du Centre INRA de Toulouse, ils m'avaient parfois associé à leurs discussions passionnées sur les voies de transformation de l'agriculture du sud-ouest, et sur leur traduction en choix politique par le Conseil Régional de Midi-Pyrénées, présidé d'abord par Alain Savary puis par Alex Raymond.

Emile Rouch vint m'entretenir un jour de l'intérêt de valoriser le savoir-faire des techniciens du domaine expérimental de l'INRA d'Auzeville dans la maîtrise des itinéraires techniques des grandes cultures – tournesol, maïs, blé, colza, etc. Il voulait en faire profiter les kolkhozes du district de Stavropol et les aider à rattraper leur retard qu'il jugeait dramatique en montant une opération de démonstration en vraie grandeur : des milliers d'hectares qui contrastaient avec les quelques dizaines d'hectares du champ d'essai de l'INRA à Auzeville. Il suffirait m'explique-t-il que l'un des techniciens de l'INRA aille passer quelques semaines là-bas chaque année, aux moments les plus critiques pour les opérations culturales, et y faire la démonstration des « bonnes pratiques » agronomiques. Parallèlement, Jean Doumeng allait trouver son ami Jacques Poly, devenu Président Directeur Général de l'INRA, pour obtenir son concours à une opération qui allait bénéficier de l'appui au sommet de l'appareil soviétique. Après quelques mois de négociations, tant au niveau diplomatique franco-soviétique qu'au niveau scientifique de l'INRA, l'opération fut effectivement décidée avec le concours de Serge Cardeilhac, chef de culture du domaine INRA de Toulouse

²⁰ René Mauriès, 1992 – « *Jean-Baptiste Doumeng* », Préface de Mikhaïl Gorbatchev. Editions Milan

Auzeville. Nous étions alors en 1989. Les trois premières campagnes - en 1991, 92 et 93 - révélèrent les difficultés à surmonter pour réussir une telle opération. Il fallait disposer sur place des machines agricoles et des outillages adaptés, des semences améliorées, des phytosanitaires, etc. Mais également compter sur une bonne coopération des cadres des kolkhozes et de leurs collectifs de travail. Quel que soit le contexte, on sait bien maintenant que cette logique de développement basée sur le transfert de technologie n'est pas gagnée d'avance et se termine souvent par un échec. Pourtant, la greffe avait fini par prendre malgré la disparition de son promoteur, Jean Doumeng en 1987, puis l'éviction de Mikhaïl Gorbatchev suivie de l'éclatement de l'URSS en 1991. Ce sont ces informations que je relis dans le texte paru dans le bulletin interne de l'INRA en mars 1994.

Fragments d'une histoire vécue

Après ma conférence au Musée de Géologie, derrière le Kremlin, Iouri me prend en charge pour la soirée. La Place Rouge, ce matin, m'était apparue désertée et froide. J'avais parcouru ces lieux, visités il y a trente cinq ans, là où s'étirait alors la longue file des visiteurs emmitoufflés, attendant plusieurs heures la visite du mausolée de Lénine dans le froid. Il y avait eu des plaisanteries dans notre groupe à propos de ma ressemblance supposée avec Lénine, ressemblance qui en fait se limitait à la barbe que j'étais le seul à porter parmi nous : il paraît que de temps en temps, il fallait le remplacer. Les gardes qui fixent les visiteurs seraient là pour repérer celui qui pourrait faire l'affaire. Plaisanterie réprimandée par nos interprètes : on ne rigole pas comme ça en de tels lieux de mémoire. Nous arrivons auprès du cercueil sur lequel repose le héros embaumé que nous contournons à pas lents, en suivant la file, avec nos mines maintenant des plus sérieuses.

Changement de physionomie et d'ambiance. Foule, lumières, couleurs : la Place Rouge resplendit. Je suis impressionné par ce qui est certainement un des plus beaux sites urbains du monde, au cœur d'une ville dont l'ensemble est d'allure plutôt morne. Iouri et moi progressons au milieu des touristes et des visiteurs de toutes origines, en commentant les pièces du décor : les monuments, le mausolée de Lénine, les décorations électriques de mauvais goût de la façade du Goum, devenu le palais de l'hyper luxe de la mode mondiale pour les fortunés nouveaux riches de Russie. Visite banale d'un touriste occidental...

Au pied des tours et bulbes polychromes de la basilique Saint-Basile, au moment je me revois dans cette visite rituelle au mausolée de Lénine, le propos de Iouri change de tonalité. Je l'entends me raconter les circonstances de son premier voyage au pays de sa famille. Ce n'était pas pour lui un retour, puisqu'il avait toujours vécu en France après sa naissance au Maroc. Il était venu pour participer à un séminaire international, clandestin et interdit, organisé par les « Refuzniks ». Il s'agissait de chercheurs juifs soviétiques mis à pied par leurs institutions pour avoir osé demander un visa d'émigration pour Israël : ils avaient été accusés de « parasitisme ». Refusés : ils étaient des

« Refuzniks ». Ce séminaire, m'explique Iouri, voulait être pour eux la preuve que leur activité scientifique ne faiblissait pas pour autant et ne pouvait être réduite par décision administrative. Iouri, en tant que chercheur, français et russophone, participait à cette rencontre en 1978.

Une telle circonstance était particulière. Mais Iouri est aussi trouvé mêlé à un épisode de l'histoire des « dissidents » du groupe dit « Orlov » du nom de son président, lui aussi chercheur physicien. Le groupe Orlov avait été constitué à la suite des Accords d'Helsinki en 1975, signés par l'URSS dirigée par Leonid Brejnev. Par cette signature, le régime soviétique cherchait à acquérir une respectabilité internationale en reconnaissant « formellement » pour la première fois la légitimité de la Déclaration Universelle des droits de l'homme. « Formellement » ne signifiait pas « effectivement ». L'originalité de la démarche du groupe « Orlov » avait été de prendre les autorités au mot et de se constituer en « groupe de surveillance de l'application des accords d'Helsinki », afin de pointer tous les manquements en la matière. On s'en doute, la manière de faire du « Groupe Orlov » ne plaisait pas. Son existence était inadmissible dans le contexte politique de l'époque. En marge du séminaire interdit des « Refuzniks », Iouri est conduit auprès d'Andreï Sakharov, après de multiples détours pour semer la police et les indicateurs du KGB, qui sont certainement en embuscade. Le célèbre physicien confie alors à son collègue français, qui a le mérite d'être russophone et lui-même physicien, le texte de leur collègue qui vient d'être envoyé au goulag pour « agitation » anti-soviétique.

Le lieu où Iouri me déroule cette histoire n'est pas banal : je sens dans sa voix de l'émotion trente ans après ces événements. Nous poursuivons notre marche devant les murs du Kremlin, haut lieu symbolique du régime d'oppression de tout mouvement de contestation par le pouvoir soviétique. Commentaires sur les enseignes des devantures du Goum : les griffes les plus célèbres du monde sont toutes rassemblées là, haute couture, bijoux, parfums... Bravo pour la prospérité des groupes français du haut luxe ! Mais contraste avec le récit de Iouri... Caractère irréel du décor pour cette évocation d'une époque révolue !

Poursuite cependant de l'histoire du groupe « Orlov ». Des « dissidents » qui oeuvraient pour la défense des droits de l'homme en URSS. Leur objectif n'était pas l'émigration, contrairement aux « refuzniks ». Ils réclamaient l'instauration de la démocratie en URSS et la libre circulation des personnes selon leurs choix. D'ailleurs, ajoute Iouri, Orlov ne souhaitait nullement émigrer, même s'il y a été contraint ultérieurement. Le manifeste d'Orlov, sorti d'URSS dans les chaussures de Iouri pour échapper à la vigilance des contrôles à l'aéroport, sera ensuite publié par le journal « Le Monde ». Il fera ainsi connaître l'existence et le combat d'Orlov et de Sakharov au reste du monde. Iouri n'était plus revenu en Russie jusqu'à ces dernières années où il était arrivé en fonction à l'ambassade de France à Moscou.

Dîner avec Iouri, arrosé de la rituelle bouteille de vodka, dans un restaurant proche du Théâtre Bolchoï. Evocations de ce qui nous unit après plus de quarante ans passés sans nous rencontrer ni correspondre : le souvenir de Natacha, sa mère, ma collègue. « *Elle nous regarde, heureuse* », m'assure Iouri. Je me joins sans réserve à son toast. Il me reconstitue sa carrière de chercheur en

physique des solides, puis dans le domaine de l'énergie géothermique, depuis la période de mes cours du soir. Nous évoquons les membres de l'équipe de Jacques Poly qu'il admirait et dont beaucoup sont aujourd'hui disparus. J'en viens à lui parler de ma rencontre avec le souvenir de Vavilov à Saratov. Je lui dis combien été impressionné. En toute complicité scientifique, je soumetts au physicien mon idée de généticien. Grâce aux tests ADN, le corps du tsar Nicolas II et ceux des membres de sa famille ont pu être parfaitement identifiés. Ne pourrait-on utiliser ce même outil de la génétique moderne pour celui qui est reconnu comme le père de la génétique russe et dont la réputation est mondiale. L'identifier parmi les corps de la fosse commune du cimetière de Saratov. « *Oui, me dit Iouri, mais Vavilov a-t-il des descendants ?* » Remarque évidemment pertinente ! Car pour faire des tests ADN probants sur les restes éventuels, il faut disposer de personnes apparentées, de collatéraux ou descendants avérés. J'en reste là.

Retour de voyage : l'histoire d'un rêve

Je suis revenu remué de ce court séjour, par ses surprises et ses « découvertes », par tout ce que j'y ai appris et tout ce que j'y ai vu, moi qui étais seulement venu pour parler de l'agriculture, de l'alimentation et de la recherche en France. Me retrouvant à Toulouse, une curieuse impression me saisit, comme quelque chose que j'aurais déjà vécu. Je n'en reste pas là : n'y aurait-il pas un indice dans mon journal où je jette de temps en temps quelques phrases à propos d'événements dont le souvenir mérite à mes yeux d'être gardé. L'intuition était bonne : je découvre que le 13 mai 2006, au matin, dès le réveil, j'ai voulu rapporter un rêve qui entre maintenant en correspondance avec mon voyage en Russie dix-huit mois après. Nouvelle et dernière surprise :

« Un voyage en groupe, en train, dans la Russie profonde, quelque part à l'est. Nous revenons à la capitale. Là où l'avion doit ramener le groupe vers Paris, à moins que ce soit vers Toulouse. Pour ma part, je dois revenir par la route, en voiture. Je dis au revoir à mes amis, mais je réalise en chemin sur le quai de la gare que j'ai en main les clés de ma voiture, et que par conséquent, il a été impossible aux organisateurs du voyage d'amener ma voiture ici, depuis cette ville lointaine, comme je leur avais demandé. Donc, je vais devoir retourner en train à plusieurs centaines de kilomètres de là, et revenir moi-même en voiture... M'expliquer en russe. Lire les panneaux et les notices, etc. Plusieurs jours perdus. Je continue à marcher machinalement vers le parking, en cherchant dans ma tête ce que serait une autre solution. Surprise, voici ma voiture. J'essaie la clé. Ça marche ! Mais comment est-elle venue jusqu'ici ? Je décide de me diriger vers l'aérogare. Nouvelle surprise : en fait, ce n'est pas ma voiture ! Elle est bien bleue comme la mienne du même modèle de la même marque, mes clés ont bien ouvert la porte et ont fait fonctionner le démarreur, mais l'intérieur est totalement différent. Que s'est-il passé ? Quelle est la réalité ? »

Et en relisant ces lignes, je me dis : et si cette ville lointaine de Russie d'où je reviens dans mon rêve, était Saratov ? Un rêve prémonitoire qui, en embuscade dans mon inconscient, m'avait fait adhérer sans hésitation aucune à cette proposition de voyage vers une destination inconnue ?

Décryptages et repères post voyage

C'est évident, le monde russe demande un effort de décryptage : alphabet, histoire turbulente, géographie des immensités... sans oublier un rêve insolite. On ne va pas à son contact sans remise en cause, bousculé dans ses certitudes et ses références familières. Je me suis plongé à mon retour dans la lecture d'ouvrages à la recherche d'informations me permettant de mieux comprendre les lieux où je me suis rendu. Je me suis tout particulièrement attaché à Saratov. La mémoire de l'escadrille Normandie-Niemen et l'exploit de Gagarine font désormais partie du patrimoine historique de cette ville. Mais j'ai surtout retenu deux sujets d'investigation : d'abord les travaux et le destin de Nikolaï Ivanovitch Vavilov dans le domaine de la génétique des plantes cultivées, puis les défis de l'agriculture et les difficultés de la politique agricole russe. Décryptage provisoire...

Nicolaï Ivanovitch Vavilov

Vavilov a eu en France un grand admirateur, André-Georges Haudricourt, agronome, anthropologue et linguiste. Il commente abondamment l'apport de Vavilov dans son ouvrage biographique : « Les pieds sur terre²¹ ».

« C'est à l'Agro que j'ai entendu pour la première fois Nicolas Vavilov, un savant russe qui montrait l'intérêt des explorations botaniques sur les plantes cultivées et leur parenté. A la fin de sa conférence je suis allé lui demander s'il serait possible d'aller étudier chez lui, il me répondit très évasivement... »²². Mais Haudricourt était un esprit des plus curieux et, ayant eu l'intuition que la connaissance des plantes cultivées, des animaux d'élevage et des outils agraires était inséparable de celle des hommes qui les utilisaient, il se passionne pour la sociologie et suit le cours de Marcel Mauss à la Sorbonne. En 1934, celui-ci lui obtient, à sa demande, une bourse d'un an pour rejoindre Vavilov à Leningrad. De là, Haudricourt entreprend un long voyage en Russie au bout duquel il va s'intéresser à la linguistique et devenir une référence reconnue en la matière, par ses recherches et ses réflexions sur les noms attribués par les hommes à tout ce qui contribue à leur nourriture en différents pays du monde : les plantes et les animaux, les outils et les pratiques, les aliments eux-mêmes.

²¹ André-Georges Haudricourt et Pascal Dibie – 1987 : « *Les pieds sur terre* », Editions A.M. Métailié

²² Ibid, page 22

La préoccupation centrale de Vavilov était l'origine des plantes cultivées et leur variabilité. André-Georges Haudricourt commente que deux thèmes de recherche allaient jouer un rôle majeur dans la notoriété de Vavilov sur le plan mondial : le processus du passage de gènes des plantes sauvages vers les plantes cultivées, et ce qu'il avait appelé les « mutations homologues »²³. Il faut mesurer l'ampleur du travail de Vavilov, conçu et amorcé alors qu'il était en poste à Saratov, poursuivi et amplifié à Leningrad : une prospection systématique des variétés cultivées par des expéditions envoyées dans le monde entier, entre 1920 et 1930, principalement dans les zones de montagne. Chaque fois des graines et des échantillons sont collectés : au total des centaines de milliers ! C'est cette collection qu'avait évoqué à Toulouse Alexandre Nikonov : des kilos de graines alors que les gens mouraient de faim lors du siège de Leningrad.

Pour Vavilov, la compréhension de l'histoire de l'agriculture passe en effet par la localisation géographique des principales variétés de plantes cultivées et la connaissance de leur système de culture. En ce sens, il est non seulement botaniste et généticien, mais également géographe²⁴ et linguiste. La prospection porte sur les variétés cultivées mais également sur les variétés sauvages qui leur sont apparentées. Vavilov est probablement le premier de la lignée des « généticiens voyageurs » au sein de la communauté scientifique, avec le même état d'esprit que celui d'André-Georges Haudricourt. La mise en évidence de « centres géographiques d'origine » des plantes cultivées reste attachée au nom de Vavilov. Il les décrit comme étant des lieux particuliers du monde caractérisés par un nombre important de variétés, une grande variabilité génétique qui résulte du passage d'espèces sauvages au statut d'espèces cultivées. L'analyse qu'il en fait le conduit à identifier à l'échelle du monde sept centres indépendants de ce type. Il interprète la position de l'Europe comme territoire de migration des variétés provenant du centre d'origine « ouest asiatique » (le proche orient). Il observe aussi que la variabilité est moins grande en périphérie des centres d'origine, mais que certains caractères trouvent la possibilité de s'exprimer chez les espèces migrantes parce que celles-ci sont issues d'un échantillon restreint, voire biaisé, des populations d'origine. En conséquence, dans les générations successives, la probabilité de mise à l'état homozygote de caractères récessifs est accrue, et certains de ces caractères visibles sont susceptibles d'être retenus par les agriculteurs. La notion de « mutations homologues » (ou variations homologues) formulée par Vavilov prend appui sur le fait qu'il observe les mêmes caractères de différenciation chez des espèces différentes de céréales, c'est-à-dire de plantes appartenant à la même famille botanique. Il va même plus loin : ayant par exemple observé des variétés de blé avec ligule, il affirme qu'il doit exister des variétés d'orge de même type... ce qu'il découvre effectivement au cours d'une prospection ultérieure dans une autre région du monde.

Cette évocation végétale trouve un écho dans mon expérience animale. En effet, le même principe s'applique aux animaux domestiques. Mon collègue Jean-Jacques Lauvergne (dit « JJ »), un

²³ André-Georges Haudricourt et Louis Hédin - 1943. « *L'homme et les plantes cultivées* ». Réédition 1987, A.M. Métaillé

²⁴ Président de la Société de Géographie de l'URSS de 1931 à 1940

des membres de l'équipe recrutés par Jacques Poly, avait entrepris de faire l'inventaire des gènes déterminant l'apparence des mammifères, les gènes « à effet visible ». Il s'agissait essentiellement des gènes déterminant la coloration des poils et à la panachure - c'est-à-dire la répartition de cette coloration sur la surface du corps – définissant ce qu'on appelle le « patron ». D'autres gènes étaient concernés par cet inventaire : la présence et la forme des cornes chez les ruminants, l'existence ou non de « pendeloques » au cou des animaux, la longueur et le port des oreilles, etc. Les chiens constituaient une référence pour les autres espèces de mammifères en ce qui concerne la diversité des couleurs et les panachures. « JJ » y distingue en particulier le patron « black-and-tan », caractéristique du Berger Beauceron, appelé aussi « bas-rouge », parce que caractérisé par une robe noire aux extrémités feu²⁵. Selon la loi des variations homologues, cette particularité devait exister dans d'autres espèces que le chien. Or, me trouvant en 1965 dans le sud de Madagascar, je remarquai l'extrême diversité des robes des zébus, contrairement aux races européennes qui sont, elles, des races « à standard », c'est-à-dire associées à un patron homogène qui caractérise chacune d'entre elles. Alerté par « JJ », je décidai de faire l'inventaire systématique de la robe des zébus que je voyais se succéder à l'entrée des abattoirs de Tuléar : chaque jour une centaine d'animaux. Je notais d'ailleurs que chaque type était désigné par un nom spécifique en langue malgache, qui m'était donné par les agents de l'abattoir, ce qui révélait l'extrême importance prise par ces animaux et leur diversité dans le quotidien et la culture de ces populations. Là, je rejoignais les curiosités d'André-Georges Haudricourt, mais pas suffisamment pour que je me lance dans une connaissance approfondie de la langue malgache des éleveurs. Et, de fait, je repérai rapidement cette mutation « black-and-tan », jamais identifiée jusqu'alors dans une autre espèce que la canine et je pus en évaluer la fréquence après avoir pointer plusieurs centaines d'animaux. Une publication scientifique originale de « JJ » devait saluer cette observation inédite.

Stefen Jay Gould, chercheur américain réputé pour ses réflexions sur la théorie darwinienne, explique que les analyses de Vavilov sur les mutations homologues ont eu un rôle majeur dans sa compréhension des mécanismes en jeu dans l'évolution²⁶. Et Jacques Monod commente ce point dans sa préface à l'ouvrage de Jaurès Mendvedev consacré au lyssenkisme²⁷ : « *La biologie moléculaire valide les observations empiriques de Vavilov* ». Aujourd'hui, ces variations homologues trouvent une interprétation par l'existence de « synténies », c'est-à-dire de portions similaires de chromosomes, comprenant la même succession de gènes, avec leurs mutants, correspondant aux mêmes séquences d'ADN, dans des espèces proches. Il y a donc deux dimensions à retenir dans le personnage de Vavilov, celui d'un chercheur théoricien de la génétique des plantes, celui de la victime de Lyssenko

²⁵ Il s'agit d'un allèle récessif du gène « agouti » qui commande la répartition de deux pigments de mélanine dans le poil (mutation At du gène A)

²⁶ Stefen Jay Gould, 1984 – « *Quand les poules auront des dents. Réflexions sur l'histoire naturelle. 3* ». Chapitre 10 : « *Le dossier Vavilov* ». Arthème Fayard. Réédition Le Seuil, 1991

²⁷ Car on ne peut malheureusement pas parler de Vavilov sans évoquer Lyssenko, comme je l'avais fait à Toulouse avec Alexandre Nikonov - Jaurès Medvedev, 1971 : « *Grandeur et chute de Lyssenko* », Gallimard

et de Staline pour avoir défendu les principes de base de la génétique mendélienne, principes réputés contraires aux thèses du marxisme-léninisme.

Pour ce qui est de la dimension politique, il est intéressant de comprendre quelle pouvait être la position de Vavilov vis-à-vis du régime bolchevique. Il faisait à l'évidence partie des chercheurs qui considéraient que la recherche scientifique devait être bénéfique pour le développement de leur pays quel que soit le gouvernement en place. On en trouve trace dans son introduction au rapport qu'il présente en 1931 au Congrès International d'Histoire de la Science et de la Technologie²⁸ - l'année où Georges-Henri Haudricourt l'entend à l'Agro de Paris - et où il justifie l'importance de ses travaux pour l'avenir de l'URSS : « *Dans l'Union Soviétique qui est de nos jours engagée dans la construction du socialisme et de l'agriculture socialiste, nous sommes intéressés par le problème de l'origine de l'agriculture, et de l'origine des plantes cultivées et des animaux domestiques, essentiellement d'un point de vue dynamique. Par la connaissance du passé, par l'étude des éléments par lesquels l'agriculture s'est développée, par la prospection de plantes cultivées dans les centres anciens de l'agriculture, nous cherchons à maîtriser les processus historiques. Nous désirons savoir comment modifier les plantes cultivées et les animaux d'élevage en relation avec les exigences actuelles* ». ²⁹

Vavilov se place de manière délibérée dans une perspective de contribution de la recherche à la modification des plantes cultivées et des animaux d'élevage pour le progrès de l'agriculture. Et pour lui, il va de soi que ces moyens résident dans la connaissance et la gestion de la variabilité génétique, favorisant les variants géniques liés à des caractères productifs, ceux qui correspondent aux « *exigences actuelles* » de l'économie et de la société. Mais Nikolaï Vavilov a en face de lui un adversaire redoutable, Trofim Lyssenko, un adversaire scientifique qui agit au nom d'arguments de nature politique. Des arguments redoutables comme le souligne Jacques Monod : « *L'argument essentiel (le seul en définitive), inlassablement repris par Lyssenko et ses partisans contre la génétique classique, était son incompatibilité avec le matérialisme dialectique. Là était le véritable débat, le fond du problème, et sur ce terrain, choisi par Lyssenko mais qu'ils ne pouvaient éviter, les généticiens russes étaient évidemment battus d'avance. Car il est entièrement vrai que la base fondamentale de la génétique classique, la théorie du gène, invariant au travers des générations et même des hybridations, est incompatible avec l'esprit comme avec la lettre de la dialectique de la nature selon Engels. Il était aisé, en revanche, de montrer que la biologie mitchourinienne, en « prouvant » l'hérédité des caractères acquis et l'influence du milieu sur le matériel héréditaire, allait exactement dans le sens de la dialectique matérialiste, l'illustre de nouvelles et fabuleuses découvertes et préparait une véritable « parousie » biologique.* »

J'avais évoqué avec Alexandre Nikonov, à Toulouse en octobre 1991, le roman de Vladimir Doudintsev « Les robes blanches ». Je reviens à la lecture des termes de mon entretien avec lui :

²⁸ 29 juin – 3 juillet 1931

²⁹ N.I. Vavilov, 1931 – “The problem of the origin of the world's agriculture in the light of the latest investigations”. <http://www.marxists.org/subject/science/essays/vavilov.htm>

« *Entre deux plats d'un menu typiquement toulousain, une diversion littéraire intervient à propos de Lyssenko et de Vavilov autour du roman de Vladimir Doudintsev « Les robes blanches » que j'ai lu il y a quelques mois : Alexandre Nikonov l'apprécie.* » Ce livre est présenté comme « *un grand best-seller de la perestroïka* ». Il s'agit d'une intrigue amoureuse, certes classique dans le contexte du régime stalinien qui prononce les relégations au mépris de tout droit et de toutes considérations pour les personnes, mais sa particularité est de se dérouler dans un institut de recherche agronomique consacré à l'amélioration des plantes. Où il est question de chromosomes, de colchicine, de variétés de pommes de terre, de croisement réussi avec leur ancêtre sauvage, de recherche sur la résistance au gel par voie génétique contrairement à la doctrine de Lyssenko. Ce choix est tout à fait judicieux dans le contexte de l'agriculture russe marquée par des hivers longs et des gels intenses. Il se fait aussi l'écho des idées de Vavilov sur le recours au stock génétique des variétés sauvages pour l'amélioration des variétés cultivées. C'est en ce sens que ce roman manifeste vraiment une rupture avec la période stalinienne. Dans ce roman, l'académicien Riadno, qui est la transposition de personnage de Lyssenko, finit par être joué par le jeune universitaire qu'il avait choisi pour enquêter sur le laboratoire suspect.

Je reviens à l'idée qui m'était venu lors de mon vol entre Saratov et Moscou : il devait être possible de retrouver physiquement ses restes et de les identifier grâce aux marqueurs ADN. J'en avais parlé à Iouri, dans notre cheminement autour de la Place Rouge, et je me rappelle qu'il m'avait posé la question pertinente : « *Mais a-t-il des descendants ?* ». Vérification : la réponse est oui. L'un de ses enfants est né en 1928. Il est physicien comme Iouri Ryschenkow et il porte le même prénom ! Et dans une récente intervention au Colloque Vavilov de Saratov fin novembre 2007, après mon passage, il a déclaré : « *Ils n'ont pas réussi à exterminer notre lignée...* ».

Les défis agricoles de la Russie contemporaine

L'ouvrage d'André-Georges Haudricourt sur les plantes cultivées mentionne la variété de blé dite « de Saratov » qui, écrit-il, s'est révélée particulièrement adaptée à des conditions climatiques très différentes de sa région d'origine. Saratov, c'est le domaine des terres à blé de Russie, plus septentrionales que les terres noires de Stavropol que j'ai évoquées plus haut, avec des hivers beaucoup plus longs, mais qui bénéficient des liaisons fluviales de la Volga pour le commerce des produits.

Sur le plan historique, Saratov et la région de la Volga furent le siège d'événements pour l'évolution de l'agriculture russe au cours des cent dernières années, avec une répétition qui ne peut pas ne pas avoir une signification. Saratov apparaît tout d'abord comme étant le lieu où s'est manifesté pour la première fois le Premier Ministre Stolypine – nommé en 1905, assassiné en 1908. Il est le seul,

souligne Pascal Marchand³⁰, dont la réussite aurait pu éviter la révolution bolchevique s'il avait été suivi dans la réforme agraire qui avait été à l'origine de la création des koulaks, les paysans dotés de terre, en rupture avec le régime des « mirs » collectifs traditionnels en Russie. Or, avant d'accéder à la tête du gouvernement russe, il avait été gouverneur de Saratov. Et c'est là qu'il avait conçu et expérimenté sa réforme. Peut-être le contexte des colons allemands installés par Catherine II dans cette région y était favorable. C'est aussi dans ce même secteur que la résistance à la révolution bolchevique fut la plus forte, ce qui appela à une répression non moins rigoureuse en 1918. Le mouvement de révolte des koulaks (c'est la période du « communisme de guerre ») y fut sévèrement réprimé, à la suite de quoi la collectivisation communiste des terres devint la règle pour toute l'URSS. Autre mention, après 1991, c'est dans l'oblast³¹ de Saratov que la progression a été la plus marquante au cours de ces dernières années en matière de réforme du foncier agricole et de création de petites exploitations agricoles privées, avec la réalisation d'opérations pilotes pour la constitution d'un cadastre. L'ouvrage de Jean Radvanyi³² qui mentionne ce fait éclaire la situation de l'agriculture en Russie au cours de ces quinze dernières années et illustre les rapports entre politique agricole et approvisionnement alimentaire. Je lui emprunte les éléments d'analyse qui suivent.

Au lendemain de la disparition de l'Union Soviétique, le gouvernement de Boris Eltsine rejette d'abord la collectivisation des terres et prononce la disparition des kolkhozes et sovkhoses. Or, quinze ans après, la production des petites exploitations agricoles privées est toujours minoritaire. Elle n'atteint pas 6% du total. Les structures collectives ont certes changé de statut : elles se sont transformées en sociétés privées mais le principe de base reste la gestion d'un collectif de travail sans changement significatif de fonctionnement. En outre, les « jardins » (héritiers des lopins concédés aux kolkhoziens) continuent à prospérer, d'autant plus qu'ils gardent le bénéfice des services attachés aux grandes structures dont ils sont les parasites et que leurs produits sont exemptés d'impôts. Grosses structures et « jardins et lopins » contribuent à part à peu près égale à la production agricole du pays, en dehors des petites exploitations agricoles. Les « jardins » sont même majoritaires rapporte Jean Radvanyi pour la production de fruits et légumes, de viande et de lait alors que les grosses structures sont prédominantes pour les grandes cultures. La mise en place d'un cadastre se fait attendre, de sorte que la propriété privée reste souvent virtuelle jusqu'à présent, en dehors des territoires pionniers tels que l'oblast de Saratov.

L'abandon des aides à l'agriculture a, dans un premier temps, accompagné une politique d'inspiration ultralibérale qui ignorait que les pays industriels y ont recours d'une manière ou d'une autre remarque Jean Radvanyi. Les statistiques décrivent éloquemment la chute des volumes produits au début des années 90, notamment en matière d'élevage avec une forte décapitalisation du cheptel qui n'a pas été récupérée jusqu'à présent, contrairement à ce qui s'est produit dans la plupart des pays

³⁰ Pascal Marchand, 2007 – « *Géopolitique de la Russie* », Editions Ellipses

³¹ Oblast : l'équivalent d'un département français

³² Jean Radvanyi, 2004 - « *La nouvelle Russie* », Chapitre 4 : « *Agriculture et agro-industrie : résistances et mutations* ». Armand Colin

d'Europe Centrale avant leur intégration à l'Union Européenne³³. Et pour compléter ce panorama, l'agriculture est également sinistrée du fait de la diminution de moitié du matériel agricole disponible (tracteurs et moissonneuses), et par sept de l'utilisation des engrais chimiques.

L'insuffisance des approvisionnements alimentaires d'origine nationale avait été compensée par des importations de céréales et de viande provenant notamment des USA et de l'Union Européenne, exemptées de taxes douanières, financées par les revenus de la vente de gaz naturel et de pétrole. Mais ces produits ont rencontré la forte réticence des consommateurs russes parce que ne correspondant pas à leurs habitudes alimentaires, par exemple les poulets congelés américains (est-ce ceux-ci que j'ai vus en vente sous la halle de Saratov ?). Continuons le raisonnement : la politique des prix bas des produits agricoles aurait dû favoriser l'émergence d'une industrie agroalimentaire qui n'avait pas été dans les priorités soviétiques. C'était sans compter avec une autre faiblesse, celle des infrastructures de stockage et de transport. D'où des difficultés réelles d'approvisionnement en matière première des unités industrielles souvent installées avec le concours de capitaux étrangers. Une solution : prendre le contrôle direct d'unités de productions agricoles pour sécuriser sa matière première, à l'exemple du groupe Bonduel.

Cependant, tout n'est pas gris pour l'agriculture russe. Certaines des grandes sociétés qui se sont substituées aux kolkhozes et sovkhozes prennent aujourd'hui une ampleur croissante, sur la base de leur dynamique propre, avec de nouvelles acquisitions foncières, et la création en leur sein d'unités de transformation agroalimentaire. Ainsi, conclut Jean Radvanyi, la Russie est loin d'avoir surmonté la crise agricole héritée du régime soviétique malgré les mesures prises par le gouvernement de Vladimir Poutine, après la crise de 1998, en faveur des activités agricoles et agroalimentaires, et malgré les signaux d'un nouveau dynamisme.

Retour sur le sujet de ma conférence

L'alimentation contemporaine, une histoire des périls de l'abondance. J'avais bien conscience que ma conférence faisait l'impasse sur la situation russe que je ne connaissais pas et qu'elle était évidemment d'inspiration française tant sur le plan agricole qu'alimentaire. Son titre : « *Les paradoxes de l'alimentation contemporaine : les consommateurs face aux risques de l'abondance* ». Elle s'appuyait sur les éléments collectés au cours des débats organisés par la Mission Agrobiosciences au cours de ces dernières années, notamment à la suite des Etats Généraux de l'Alimentation, en 2000. Je voulais souligner qu'une politique agricole couronnée de succès avait engendré des crises inédites, et que celles-ci annonçaient de nouveaux défis pour lesquels la recherche scientifique était attendue. Mon

³³ Voir les publications de la "Task Force" de la Fédération Européenne de Zootechnie (FEZ) consacrées à l'évolution de l'élevage dans ces pays au cours des années 90

auditoire : une cinquantaine de personnes, à Saratov comme à Moscou, peut-être un peu plus à Saratov avec la présence d'habitues de l'Alliance Française.

« Au cours des dernières décennies, les besoins des consommateurs des pays européens, plus particulièrement en France, ont été largement satisfaits. Plusieurs facteurs y ont contribué : une politique agricole de soutien aux producteurs et à leurs organisations économiques, l'intensification des modes de production s'appuyant sur la recherche scientifique et la formation, l'expansion des industries agroalimentaires, l'émergence puis la domination de la grande distribution. Deux objectifs principaux ont été atteints : échapper aux pénuries alimentaires pour la première fois dans l'histoire sur plusieurs décennies successives, satisfaire aux besoins de prix bas permettant la diminution de la part des dépenses consacrées à l'alimentation dans le budget des ménages. En outre l'ouverture des marchés à l'intérieur du Marché Commun européen et simultanément aux produits venant du reste du monde a permis une large diversification de la gamme offerte. En résumé : quantité et diversité à moindre prix. Le succès donc !

Pourtant, cette réussite a généré des effets pervers non attendus et insuffisamment anticipés : crises de sécurité sanitaire qui sont aussi des crises des systèmes d'information et qui génèrent des crises économiques pour les producteurs, désordres nutritionnels notamment parmi les couches de la population à faible pouvoir d'achat, mise en cause des modes de production qui avaient assuré le succès. Finalement, tout ceci débouche sur le désarroi des acteurs du monde agricole. Ils avaient été les promoteurs de la « révolution silencieuse » dans les campagnes. Mais se manifeste maintenant un sentiment de suspicion de la société vis-à-vis de la recherche scientifique et de la notion même de progrès technologique. Une situation paradoxale : l'abondance a engendré des crises inédites.

Et maintenant, de nouveaux défis s'annoncent pour les prochaines décennies : produire plus avec des ressources moindres en fertilisants, en pesticides, en carburant, tout en contribuant à la diversification des ressources énergétiques (biocarburants) et aux efforts de captage du carbone dans la perspective de lutte contre le changement climatique, sans polluer localement l'eau et les sols, tout en respectant la sécurité sanitaire des aliments. La solution repose certes sur des choix politiques, mais également sur la recherche scientifique. Celle-ci est interpellée pour élaborer de nouveaux modèles de production agricoles dont le cahier des charges serait qu'ils assurent une productivité élevée tout en étant à la fois économes en intrants et bénéfiques pour l'environnement. Finalement, on ne pourra faire l'impasse sur une démarche prospective impliquant les différents acteurs de la société dans le débat public, afin d'éclairer les futurs... de manière plus satisfaisante que ce qui a été réalisé par le passé. »

En fait, l'abondance alimentaire en Russie n'est pas due aux performances de son agriculture : celle-ci est insuffisante pour satisfaire les besoins du pays. Pourtant, la disponibilité alimentaire est élevée pour le consommateur russe des grandes villes, grâce à une large ouverture aux importations,

permises et compensées par les ventes de gaz et de pétrole, accompagnant la progression de la grande distribution et la hausse du pouvoir d'achat de la population. Ainsi, le mode de vie des habitants des grandes villes de Russie se rapproche significativement de celui des habitants des villes européennes. Ce sont ces indices que j'ai perçus dans les rues de Saratov : la vague de la société de consommation arrive. Et un professeur de la Faculté de Médecine de Moscou, confirme : « *Comme en France, nous observons que l'obésité progresse en Russie* ».

Il faut en retenir une leçon quant au rapport entre politique agricole et politique alimentaire : il n'y a pas forcément un lien automatique et étroit entre les deux. En France et dans l'Europe des Six, la politique agricole commune a été élaborée explicitement avec la finalité de donner satisfaction aux besoins alimentaires quantitatifs de la population. L'exemple actuel de la Russie est au contraire celui d'un découplage entre production agricole et approvisionnement alimentaire. Mais dans les deux cas, l'accès à une large gamme de produits provenant en toute saison du reste du monde oblige désormais à s'interroger sur la pertinence et le contenu d'une politique alimentaire. La Russie pourra-t-elle sur le long terme ne pas mettre en place une politique agricole cohérente ? Le pays n'a pas encore réussi à sortir totalement d'une logique collectiviste, qu'il s'agisse des mirs de la période tsariste ou des kolkhozes soviétiques, par des réformes dont les premières avaient été initiées par Stolypine il y a un siècle !

De Stolypine à Poutine

Un électrochoc ! Ces trois jours m'ont fait basculer du monde méditerranéen qui m'était familier à un monde russe dont j'ai découvert certains traits avec curiosité et sympathie. Ils ont suscité l'évocation de plusieurs histoires que j'ai rapportées ici, des petites histoires humaines sur fond de « grande histoire » géopolitique. Une grande histoire de la Russie, de Stolypine à Poutine... Stolypine, l'homme de l'ultime tentative pour sauver le régime des tsars en le réformant. Poutine, comparé par certains à un nouveau tsar. Un siècle marqué par la violence et les guerres. Une succession d'évènements qui ont bouleversé le monde russe par rapport auxquels le reste du monde a dû un jour ou l'autre se déterminer : la révolution bolchevique, le totalitarisme stalinien, le « gel » brejnévien, l'ouverture gorbatchévienne, cette dernière débouchant sur l'éclatement de l'URSS. Ces repères servent de décor à mes histoires. Celles-ci éclairent la « grande histoire » de leur dimension humaine.

Remerciements

Pierre-Bruno Ruffini, conseiller scientifique à l'ambassade de France à Moscou

Tatiana Kisseleva, assistante de Pierre-Bruno Ruffini

Jean-Marie Piéri et l'équipe de l'Alliance Française à Saratov

Georges Ryschenkow, ancien attaché scientifique à l'ambassade de France à Moscou

Simone Caillet et **Christine Barbace**, INRA, Toulouse

Jacques Rochefort, Mission Agrobiosciences

Sans oublier les gens des rues de Saratov et de Moscou auxquels je me suis mêlé.

Chronologie

- 1547 – 1584 – Règne d’Ivan le Terrible
- 1762-1796 – Règne de Catherine II
- 1825-1855 – Règne de Nicolas 1^{er}
- 1895-1917 - Règne de Nicolas II
- 1906 – Stolypine, Premier Ministre
- 1911 – Assassinat de Stolypine
- 1917 – Révolution bolchevique
- 1918-1921 – « Communisme de guerre »
- 21 janvier 1924 – Mort de Lénine
- 1924 – Avènement de Staline
- juin 1941 – Attaque des armées allemandes
- septembre 1942 / février 1943 – Bataille de Stalingrad
- mars 1953 – Mort de Staline ; Khrouchtchev, premier Secrétaire du Comité Central
- 1964 - Eviction de Khrouchtchev, remplacé par Brejnev
- 1975 - Accord d’Helsinki
- 1982 – Mort de Brejnev
- mars 1985 – Gorbatchev à la tête de l’URSS
- 9 novembre 1989 – Chute du Mur de Berlin
- décembre 1991 – Dissolution de l’URSS
- 1590 – Fondation de Saratov
- 1762 – Installation de colons allemands à Saratov
- 1839 – Custine « Lettres de Russie »
- 1887 – Naissance de Vavilov
- 1905 - Stolypine, gouverneur de la province de Saratov
- 1917 – Vavilov, professeur à Saratov
- 1918 – Répression des koulaks à Saratov
- 1921 – Vavilov nommé à Leningrad
- 1929 – Vavilov, Président de l’Académie des Sciences Agricoles de l’URSS
- 1934 – André-Georges Haudricourt à Leningrad
- 1940 – Arrestation de Vavilov
- 1943 – Mort de Vavilov à Saratov
- 1956 - Destitution de Lyssenko de la présidence de l’Académie des Sciences Agricoles
- 12 avril 1961 – Vol de Gagarine dans l’espace
- 1976 – Création à Moscou du Groupe de suivie et de surveillance de l’Accord d’Helsinki
- 1978 – Séminaire interdit des « Refuzniks », à Moscou
- 1993 – Saratov, ville « ouverte »

